Acquired with the assistance of the

Sophia Augusta Brown

Fund

JOHN CARTER BROWN LIBRARY

- Rare
Edition inconnue
à Polotsk -

NAUFRAGE
ET
AVENTURES
DE M. PIERRE VIAUD.

RPJCB

RPJCB

Que fais tu mon maître... que tai-je fait ?
grace... grace au moins pour la vie.

NAUFRAGE
ET
AVENTURES
DE M. PIERRE VIAUD,
NATIF DE BORDEAUX,
CAPITAINE DE NAVIRE,

Histoire véritable, vérifiée sur l'attestation de M. SEVETTENHAM, commandant du fort St.-Marc, des Appalaches.

..... Forsan et hæc olim meminisse juvabit.
VIRG. ÆNEID. Lib. I.

A PARIS.

An VI — 1798.

RPJCB

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

Les aventures de M. VIAUD sont faites pour intéresser les cœurs honnêtes et sensibles ; on sera étonné des infortunes affreuses qu'il a éprouvées pendant 81 jours, depuis le 16 février 1765, jusqu'au 8 mai 1766 ; on conçoit à peine comment un homme a pu vivre dans une situation aussi terrible : c'est dans cette occasion qu'on peut dire que la vérité n'est pas vraisemblable ; mais tout ce qu'on rapporte dans cette relation est attesté ; M. VIAUD est actuellement plein de vie, et estimé de

ceux qui le connoissent ; sa bonne foi, son intelligence dans la marine, lui ont mérité la confiance de plusieurs négocians ; il ne craint pas de publier ses aventures et de les laisser paroître sous son nom ; c'est lui-même qui les a écrites ; on n'y a changé que quelques mots et quelques expressions en faveur de ces lecteurs difficiles auxquels le style simple et souvent grossier d'un marin auroit pu déplaire ; mais on a conservé précieusement ses idées, ses réflexions, sa manière de les rendre ; on a préféré ; à une plus grande correction, cette rudesse marine, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui n'est

peut-être pas sans mérite, et qui a surtout un ton de franchise et de vérité, que l'on verra certainement avec plaisir. On laisse l'élégance et la délicatesse aux romanciers qui en ont besoin pour dédommager leurs lecteurs du vuide de leurs productions; quel effet pourroient produire, sans cet attrait, les actions souvent mal imaginées de leurs héros chimériques; elles attacheroient peut-être les jeunes gens qui recherchent avidemment ces sortes d'ouvrages, et dont le goût n'est pas difficile; mais les hommes faits, les mépriseroient sans les lire. Les infortunes de M. VIAUD n'ont pas besoin de ces ornemens étran-

gers. On ne trouvera pas ici l'histoire de sa vie ; on n'y verra que la relation de son naufrage, et des malheurs qui l'ont suivi. M. P. VIAUD est capitaine de navire, et a été reçu en cette qualité à l'amirauté de Marennes, au mois d'octobre 1761.

NAUFRAGE ET AVENTURES

De M. P. VIAUD, Capitaine de navire.

HISTOIRE VÉRITABLE.

VOUS avez été long-tems inquiet sur mon sort, mon ami ; vous étiez presque persuadé, ainsi que ma famille, que j'avois péri dans mon dernier voyage ; le tems que j'ai passé sans écrire, vous confirmoit dans cette opinion ; ma lettre, dites-vous, a séché les larmes que l'idée de ma perte faisoit couler, les regrets de mes amis me flattent et m'attendrissent : ils me consolent de mes malheurs passés, et je me félicite

de vivre pour goûter encore le plaisir d'être aimé.

Vous vous plaignez de ce que je me suis contenté de vous marquer que j'avois fait naufrage, sans entrer dans aucun détail ; rassuré sur ma vie et sur ma santé, vous desirez un récit plus circonstancié de mes aventures, je n'ai rien à vous refuser ; mais c'est une entreprise pénible et dont je viendrai difficilement à bout ; je ne puis me rappeller sans frémir les infortunes que j'ai essuyées ; je suis étonné moi-même d'y avoir résisté ; peu d'hommes en ont éprouvé de pareilles ; plusieurs exciteront la pitié d'une ame aussi sensible que la vôtre ; quelques-unes vous feront horreur. Vous verrez à quel excès a été quelquefois le désespoir dans lequel m'ont plongé mes souffrances, et vous ne serez point surpris qu'elles aient épuisé mes forces, affoibli mon tempéramment, et qu'un état aussi terrible que le mien m'ait ôté souvent l'usage de la raison.

N'attendez pas sur-tout que je mette de l'ordre dans cette relation ; j'ai perdu la plupart des dates ; pouvoient-elles fixer mon attention lorsque j'étois accablé des peines les plus cruelles ?

Chaque jour ajoutoit à mes souffrances ; le malheur présent m'affectoit trop vivement pour me permettre de songer à celui qui l'avoit précédé ; pendant près de deux mois mon ame a été incapable de tout autre sentiment que de celui de la douleur : toutes ses facultés sembloient suspendues par le délire et la fureur du désespoir ; les époques se sont presque toutes effacées de ma mémoire, et je ne me ressouviens plus que d'avoir souffert. Je vous rapporterai les faits tels qu'ils sont, sans ornement, sans art ; ils n'en ont pas besoin pour intéresser mon ami ; je suis peu exercé à écrire : vous ne chercherez pas d'élégance dans mon style : vous y trouverez, le ton d'un marin, beaucoup d'incorrection et de franchise.

Lorsque je partis de Bordeaux, au mois de février 1765, sur le navire *l'aimable Suzette*, commandé par M. Saint Cric, à qui je servois de second, je ne m'attendois pas aux malheurs que la fortune me préparoit dans le nouveau monde. Mon voyage fut heureux, et j'arrivai à St. Domingue sans avoir éprouvé aucun accident. Je ne vous parlerai point de mon séjour

dans cette île ; des soins de commerce, remplirent tous mes momens ; je m'occupai enfin de mon retour en France ; le tems en approchoit, il étoit déjà fixé ; je tombai malade quelques jours avant l'embaiquement. Affligé de ce contre-tems, ne l'imputant qu'au climat du pays, je me persuadai que je me rétablirois aussi-tôt que je l'aurois quitté : cette idée consolante me fit desirer avec impatience le jour de départ ; il arriva ; je n'en tirai point le soulagement que j'avois espéré ; la mer, le mouvement du vaisseau augmentèrent mon mal ; on me signifia que je ne pouvois continuer la route sans danger ; ma foiblesse m'en assuroit à chaque instant ; je fus forcé de consentir à redescendre à terre : et l'on me débarqua dans le mois de novembre à la Caye de St. Louis (1). Cette nécessité d'interrompre mon voyage fut la source de mes infortunes.

Quelques jours de repos à St. Louis, et les

(1) C'est un petit terrein de 4 à 500 pas de long sur 60 de large, qui n'a précisément que la hauteur suffisante pour n'être pas couvert d'eau quand la mer est haute ; il n'est séparé de l'île de St. Domingue, que par un canal d'environ 800 pas de large.

soins généreux de M. Desclau, un habitant de cette île qui m'avoit donné un logement dans sa maison, me rendirent bientôt ma première santé. J'attendois avec une vive impatience l'occasion de retourner en Europe : il ne s'en présentoit aucune, un long séjour à St. Louis pouvoit nuire à ma fortune : cette inquiétude se joignoit à l'ennui qui me dévoroit ; M. Desclau, mon hôte, s'en apperçut ; la générosité avec laquelle il m'avoit secouru pendant ma maladie, m'avoit inspiré la reconnoissance la plus vive, et la plus tendre amitié ; je ne pus lui cacher la cause de mes chagrins ; il y prit part, et n'oublia rien pour me consoler. Un jour, il vint me trouver et me tint ce discours : j'ai réfléchi sur votre situation ; la crainte de rester long-tems sans emploi est la seule chose qui vous afflige ; l'espérance d'en trouver est le motif qui vous fait souhaiter de vous revoir promptement en France, si vous m'en croyez, vous renoncerez à ce projet : vous avez quelques fonds, tentez la fortune, vous pourrez les tripler. Je compte me rendre incessamment à la Louisiane avec des marchandises dont la vente est sûre ; celles que

je me propose d'y prendre, à mon retour, me produiront un bénéfice honnête; je connois ce commerce, je l'ai fait plusieurs fois; venez avec moi; vous me remercierez un jour du conseil que je vous donne.

Dans la position où je me trouvois, je n'avois pas de meilleur parti à prendre; ce discours de M. Desclau, lui étoit dicté par l'amitié; je ne balançai pas à suivre ses avis; je m'associai avec lui pour une partie de son fond; nous fîmes les achats nécessaires, et il me servit dans cette occasion avec le zèle le plus empressé et la probité la plus exacte. Nous frêtâmes le brigantin *le Tigre*, commandé par M. la Couture, le chargement se fit avec toute la célérité possible, et nous nous embarquâmes au nombre de seize, savoir: le capitaine, sa femme et son fils, son second, neuf matelots, M. Desclau, un nègre que j'avois acheté pour me servir, et moi.

Nous appareillâmes de la rade de St. Louis, le 2 janvier 1766, faisant route vers le trou Jérémy, petit port au nord de la pointe du cap Dame-Marie, où nous restâmes vingt-quatre

eures ; nous en partîmes pour nous rendre au etit Goave (1) ; mais cette seconde traversée e fut pas si heureuse que la première. Nous ssuyâmes un grain forcé de douze heures qui ous auroit infailliblement jettés sur les Cays- nittes (2), si la violence du vent qui céda un eu, ne nous eut permis de faire usage de la oile pour nous écarter de cette côte. Un peu noins d'entêtement et plus de connoissance de a part de notre patron, auroient pu nous éviter e danger ; je commençai dès-lors à m'apper- évoir qu'il avoit plus de babil que de science ; e prévis que notre voyage ne se termineroit pas ans accident, et je me promis bien d'avoir l'œil ur sa manœuvre, pour prévenir, s'il étoit pos- ible, les périls auxquels son ignorance pourroit ous exposer.

---

(1) On distingue le grand et le petit. Le premier est à 4 lieues sous le vent de Léogane, le second est à une lieue du premier ; on n'y mouille guères que dans des cas de nécessité.

(2) Petites îles au couchant de l'île Espagnole, entre le quartier du Nord et celui du Sud ; elles font partie des Antilles.

Nos affaires nous obligèrent de séjourner pendant trois jours au petit Goave ; nous dirigeâmes, en partant, notre route vers la Louisiane : les vents nous furent presque toujours contraires. Le 26 janvier nous apperçûmes l'île des Pins (1), que notre capitaine soutint être le cap de Saint Antoine. Je pris la hauteur : je découvris facilement qu'il se trompoit ; j'essayai vainement de lui démontrer qu'il étoit dans l'erreur, son opiniâtreté ne lui permit pas d'en sortir, il continua sa route sans précaution, et il nous conduisit dans les brisans ; nous y étions déjà enfoncés, lorsque je m'en apperçus pendant la nuit, à la clarté de la lune. Je ne m'amusai pas à lui faire des reproches ; il commençoit à sentir qu'il avoit eu tort de ne m'avoir pas cru ; et la crainte, faisant taire son amour-propre, le contraignit de l'avouer. Le danger étoit pressant ; je pris la place du capitaine en second, qui étoit très-mal et hors d'état de nous servir ; je fis virer de bord, et je commandai la

(1) Elle est au midi de la partie occidentale de Cuba, et en est séparée par un canal d'environ 4 lieues de largeur.

manœuvre qui seule pouvoit nous sauver la vie; e succès y répondit; mais après avoir évité ce péril, nous nous trouvâmes exposés à une infinité d'autres.

Notre bâtiment fatigué par la mer faisoit déjà de l'eau dans plusieurs endroits; l'équipage étoit inquiet, il vouloit que je me chargeasse de la route; mais je n'avois qu'une connoissance théorique de ces côtes où je n'avois jamais été, et je savois qu'elle ne peut jamais suppléer qu'imparfaitement à la pratique; je sentois d'ailleurs que ce seroit faire de la peine au capitaine; on ne pouvoit lui refuser le droit de conduire un navire qui lui appartenoit. Je ne voulus pas lui donner ce désagrément, et je me contentai d'observer attentivement sa manœuvre, tant pour ma tranquillité que pour celle de tout le monde qui n'avoit plus de confiance qu'en moi.

Nous doublâmes enfin le cap de Saint Antoine; de nouveaux coups de vents nous assaillirent, et ouvrirent encore des voies d'eau, que les deux pompes épuisoient avec peine, quoiqu'on y travaillât sans relâche. Le vent ne cessoit pas de nous être contraire. Le mauvais tems

augmentoit, la mer s'agittoit et nous menaçoit d'une tempête furieuse ; nous n'aurions pu y résister, l'alarme étoit générale sur notre bâtiment ; cette situation douloureuse et terrible ne paroissoit pas prête à changer. Dans ces circonstances funestes, le 10 février, à sept heures du soir, nous rencontrâmes une frégate Espagnole, venant de la Havanne, et portant le gouverneur et l'état-major qui alloient prendre possession du Mississipi ; elle nous demanda compagnie, ce que nous accordâmes avec joie, car nous l'aurions priée de nous permettre de la suivre, si elle ne nous avoit pas prévenu. Rien n'est plus consolant pour des marins, dans le cours d'un voyage fatiguant et pénible, que de rencontrer quelque vaisseau qui tienne la même route ; ce n'est pas qu'ils puissent compter en tirer beaucoup de secours au milieu d'une tempête, où chacun est trop occupé de sa propre conservation pour songer à celle des autres ; mais dans l'attente d'un péril, il semble qu'il sera moindre, lorsqu'il sera partagé.

Nous ne conservâmes pas long-tems la compagnie de la frégate, nous la perdîmes pendant

a nuit ; elle faisoit route à petite voile : nous
'en pouvions porter aucune, et nous étions
ontraints de tenir à la cape. Le lendemain nous
ous trouvâmes seuls ; nous découvrîmes une
ouvelle voie d'eau, qui redoubla notre cons-
ernation ; on me consulta sur ce qu'il falloit
aire. Je sentis qu'il étoit nécessaire d'alléger
romptement le bâtiment : nécessité cruelle pour
es marchands, qui sont obligés de jetter eux-
nêmes dans la mer, une partie des biens qu'ils
nt acquis avec beaucoup de peines, et sur les-
uels ils ont fait des spéculations qui pouvoient
s augmenter ; mais dans de pareilles circons-
ances, la conservation de la vie est le premier
ntérêt : on l'écoute lui seul, et l'on oublie tous
s autres. Je fis décharger le brigantin de toutes
s marchandises de poids : j'établis un puits au
rand paneau, avec les barriques de notre car-
aison, afin d'essayer si l'on pourroit achever
e puiser l'eau avec des sceaux, les deux pompes
e suffisant pas. Ces soins furent inutiles, l'eau
ous gagnoit de plus en plus : le travail des ma-
lots les épuisoient avec de foibles succès. Il
oit impossible de tenir la mer encore long-

tems ; nous prîmes la résolution de relâcher à la Mobille : c'étoit le seul port où le vent nous permettoit de nous rendre ; c'étoit aussi le plus près, nous étions à quatre ou cinq lieues des îles de la Chandeleur.

Nous dirigeâmes donc notre route vers la Mobille, mais le ciel ne nous permît pas d'y arriver ; le vent qui nous étoit favorable changea au bout de deux heures, nous fûmes obligés de renoncer à notre projet ; nous fîmes tous nos efforts pour gagner Passacole, port plus éloigné que celui de la Mobile, mais cette entreprise échoua encore ; les vents toujours déchaînés contre nous, nous contrarièrent encore de nouveau, et nous retinrent au milieu d'une mer agitée, contre laquelle nous combattions privés de l'espoir de prendre port nulle part, et attendant le moment où l'Océan ouvriroit ses abîmes pour nous engloutir.

J'ai fait plusieurs voyages dans ma vie ; je ne me souviens pas d'en avoir fait où j'aie tant souffert, et où la fortune m'ait été aussi contraire ; jamais le ciel et la mer ne se sont réunis avec plus de fureur et de constance pour tour-

ment-

menter de malheureux voyageurs ; nous sentions enfin qu'il étoit impossible de sauver notre bâtiment et nos effets, la conservation même de notre vie devenoit difficile ; nous nous occupâmes de cet unique soin, et nous tentâmes de faire côte aux Appalaches, mais nous ne pûmes parvenir à les gagner. Nous restâmes à la merci des flots entre la vie et la mort, gémissant sur notre infortune ; assurés de périr, et faisant néanmoins des efforts continuels pour sortir de danger. Tel fut notre état, depuis le 12 février jusqu'au 16. Le soir, à sept heures, nous nous trouvâmes échoués sur une chaîne de brisans, à deux lieues de la terre. Les secousses furent si terribles qu'elles ouvrirent l'arrière de notre bâtiment ; nous demeurâmes 30 minutes dans cette situation, éprouvant des alarmes inexprimables. La violence et la forces des lames, nous jettèrent au bout d'une demie-heure, hors de ces brisans ; nous nous retrouvâmes à flot, sans gouvernail, combattus par l'eau qui nous environnoit, et par celle qui entroit dans notre vaisseau, et qui augmentoit à chaque instant.

Le peu d'espoir qui nous avoit encore sou-

tenus jusqu'alors, s'évanouit tout-à-fait; notre bâtiment retentit des cris lamentables des matelots, qui se faisoient leurs adieux, se préparoient à la mort, imploroient la miséricorde du ciel, lui adressoient leurs prières, et les interrompoient pour faire des vœux, malgré l'affreuse certitude où ils étoient de ne pouvoir jamais les accomplir. Quel spectacle, mon ami! Il faut en avoir été le témoin, pour s'en former une idée, et que celle que je vous trace est bien imparfaite et bien au-dessous de la réalité.

Je partageois les terreurs de l'équipage: si mon désespoir éclatoit moins, il étoit égal au sien. L'excès du malheur, l'assurance qu'il étoit inévitable, me rendirent un reste de fermeté; je me soumis au sort qui m'attendoit, et qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de changer; j'abandonnai ma vie à l'Être qui me l'avoit donnée, et je conservai assez de courage pour envisager de sang-froid le moment fatal, et pour m'occuper des moyens qui pouvoient le retarder.

Ma tranquillité apparente en imposa à l'équipage, je lui inspirai dans ce moment affreux une espèce de confiance qui le rendit docile à

mes ordres. Le vent nous poussoit vers la terre : je fis gouverner avec les bras et les écoutes de misaines, et par un bonheur inoui, et auquel nous ne devions pas nous attendre ; nous arrivâmes le même soir à neuf heures, à l'est de l'île des Chiens, et nous y fîmes côte à une portée de fusil de la terre ; l'agitation de la mer ne nous permettoit pas de la gagner, nous songeâmes à couper nos mâts pour faire un radeau qui pût nous y conduire ; pendant que nous nous occupions de cet ouvrage, la violence du vent, la force des vagues jettèrent notre brigantin sur le côté du bas-bord, ce mouvement imprévu faillit à nous être funeste ; nous devions tous périr et tomber dans la mer ; nous échappâmes à ce péril, et quelques-uns des matelots, que la secousse y avoit précipités, eurent le bonheur de regagner le bâtiment, et de pouvoir profiter des secours que nous leurs donnâmes pour y remonter.

La lune qui, jusqu'à ce moment, nous avoit prêté une foible clarté, que les nuages interceptoient souvent, se cacha tout-à-coup : privés de sa lumière favorable, il nous fut im-

possible de penser à nous rendre à terre ; il fallut nous résoudre à passer la nuit sur le côté de notre bâtiment. Que cette nuit nous parut longue ! Nous étions exposés à une pluie affreuse, on eut dit que le ciel se fondoit en eau ; les vagues qui s'élevoient à chaque minute, couvroient notre navire et se brisoient sur nous ; le tonnerre grondoit de toutes parts ; les éclairs qui brilloient par intervalles, ne nous faisoient découvrir dans un horizon immense, qu'une mer furieuse et prête à nous engloutir, les ténèbres qui leur succédoient étoient plus terribles encore.

Attachés au côté de notre bâtiment, cramponnés, pour ainsi dire, à tout ce que nous avions pu saisir, mouillés par la pluie, transis de froid, fatigués des efforts que nous faisions pour résister à l'impétuosité des flots qui nous auroient entraînés avec eux, nous vîmes renaître le jour ; il éclaira les dangers que nous avions courus, et ceux que nous courions encore ; ce spectacle nous parut encore plus effrayant, nous appercevions la terre à peu de distance, et nous ne pouvions nous y rendre,

l'agitation de la mer épouvantoit les plus intrépides nageurs ; les ondes rouloient avec une fureur dont on a peu vu d'exemples, le malheureux qui s'y seroit exposé, eut couru le risque d'être emporté en pleine mer, ou d'être écrasé contre le navire ou contre la terre. Le désespoir s'empara de nos matelots à cet aspect, leurs cris plaintifs et lugubres redoublèrent, le sifflement des vents, le bruit du tonnerre, celui qu'excitoit l'Océan n'étouffoient point leurs plaintes, et en s'y mêlant ils en augmentoient l'horreur.

Plusieurs heures s'écoulèrent sans apporter aucun changement à notre état : un matelot (1) qui depuis le jour n'avoit cessé de verser des larmes, et qui s'étoit montré plus foible que ses compagnons, les sèche tout-à-coup, garde un profond silence pendant quelques minutes, se lève enfin avec une agitation extraordinaire. Qu'attendons-nous, s'écria-t-il, avec la fermeté du désespoir : la mort nous environne de tous côtés, elle ne tardera

(1) Ce matelot étoit Hollandois.

pas à fondre sur nous, volons au-devant d'elle ; hâtons ses coups lents à nous frapper ; c'est dans les flots que nous devons la trouver ; peut-être que si nous la cherchons, elle nous fuira ; la terre est devant nous, il n'est pas impossible d'y arriver, je vais le tenter. Si je ne réussis point, j'avance la fin de mes jours de quelques heures, et je diminue la durée de mes malheurs.

A ces mots il se plonge dans la mer, plusieurs animés par son exemple veulent le suivre, je les arrêtent avec peine, je leur montre leur camarade roulé par les flots, se débattant inutilement contr'eux, entraîné vers le rivage qu'il touche déjà, remporté par la mer, disparoissant quelques minutes, et ne reparoissant que pour être vu écrasé contre un rocher. Ce tableau cruel les fit frémir, et leur ôta l'envie de l'imiter.

La plus grande partie du jour s'étoit écoulée, il étoit cinq heures du soir ; nous songions avec terreur à la nuit que nous avions déjà passée, nous frémissions d'avance de celle qui alloit la suivre. Les mâts et les haubans

que nous avions coupés la veille avoient été emportés par les vagues; l'espoir de nous sauver dans un radeau s'étoit évanoui, nous avions un mauvais canot, mais hors d'état de faire le court trajet du navire jusqu'à terre ; nous l'avions examiné à différentes reprises, et chaque fois, nous avions renoncé à nous en servir ; trois matelots plus courageux ou plus désespérés, osèrent s'embarquer sur cette frêle machine ; ils y descendirent, sans avertir personne de leur dessein ; nous ne nous en aperçumes que lorsqu'il furent éloignés ; nous les regardâmes comme des hommes perdus ; nous fûmes témoins de leurs efforts, des peines qu'ils se donnèrent et des risques qu'ils coururent à chaque instant d'être submergés, ils réussirent cependant contre notre attente et abordèrent au rivage, nous enviâmes leur félicité, tous regrettèrent de n'avoir pas eu la même hardiesse, chacun se plaignit de n'avoir pas été prévenu de leur projet. Si l'aspect d'un heureux a jamais été terrible aux yeux d'un infortuné, ce fut dans cette occasion ; les signes qu'ils nous faisoient, leurs démonstrations de

joie, étoient autant de coups de poignard pour nous ; leur bonheur sembloit ajouter à notre infortune ; ce que je vous dis ici est sans doute horrible, et révolte l'humanité ; mais ce sentiment affreux n'en est pas moins dans la nature ; il ne lui fait pas honneur, je l'avoue, mais il est vrai : que ceux qui le condamneront ne nous regardent pas pour cela comme des monstres, qu'ils se mettent d'abord à notre place, et qu'ils nous jugent.

La nuit nous déroba bientôt la vue de nos compagnons, qui s'étoient sauvés, contraints de rester encore sur notre bâtiment, nous comparions leur situation à la nôtre qui nous paroissoit plus mauvaise ; nos souffrances sembloient augmenter, parce qu'ils ne les partageoient pas. Cette nuit fut aussi terrible que la première, la fatigue fut la même, et l'épuisement où nous étions de la veille nous laissoit à peine la force de la supporter.

Depuis que notre navire étoit sur le côté, nous n'avions pas pu pénétrer dans l'intérieur, nous n'avions pas osé y faire des ouvertures dans la crainte d'ouvrir de nouveaux passages

l'eau, qui, en le remplissant, l'auroit eu
entôt brisé, et nous auroient privés du seul
yle où nous puissions nous reposer ; nous
ions en conséquence sans provisions, nous
avions pas le pouvoir de nous en procurer,
nous avions passé tout ce tems sans boire
sans manger.

Le ciel sembloit avoir pris plaisir à rassem-
er sur nous toutes les infortunes, nos corps
tigués demandoient en vain du repos et des
imens, pour réparer leurs forces, l'un et
utre leur étoient refusés ; jamais nous n'avions
la mort dans un appareil plus affreux ; notre
igantin échoué, étoit retenu dans la terre
r de gros rochers, les vagues lui donnoient
s secousses épouvantables, qui l'ébranloit
menaçoit à chaque instant de le rompre et de
us ensevelir, heureusement pour nous il tint
n.

Le lendemain, 18 février, nous revîmes le
ur dont nous avions désespéré de jouir encore,
mort qui nous eût délivrés de nos souffrances
t été sans doute un bienfait, mais l'amour
la vie est le sentiment le plus puissant sur le

cœur de l'homme : il le conserve jusqu'au dernier instant ; les tourmens qu'il éprouve peuvent l'affoiblir, il est rare qu'ils l'éteignent entièrement : notre premier mouvement en nous voyant encore sur le côté du brigantin fut de remercier le ciel de nous avoir conservés jusqu'à ce moment, et d'élever vers lui nos mains suppliantes pour le conjurer d'achever son ouvrage, et de mettre le comble à son bienfait en nous facilitant les moyens de nous rendre à terre.

Jamais prière ne fut plus ardente, le ciel touché parut l'exaucer, le vent se calma un peu, l'agitation furieuse de la mer diminua, et nous offrit un spectacle terrible encore à la vérité, mais beaucoup moins que les jours précédens. un de nos matelots, excellent nageur, après avoir examiné quelque tems le chemin qu'il avoit à faire pour atteindre la terre, se détermina à risquer le passage. J'irai, nous dit-il, rejoindre mes compagnons, nous essaierons de calfater et de cintrer le canot ; peut-être parviendrons-nous à le mettre en état de faire quelques voyages à bord pour vous sauver.

ous la vie ; il n'y a plus que cette ressource
tenter ; nous ne devons pas différer, nos forces
affoiblissent à chaque instant, n'attendons pas
u'elles soient absolument éteintes, employons
e peu de vigueur qui nous reste encore, à nous
irer de cet horrible état.

Nous applaudîmes à son discours, nous l'en-
ourageâmes du mieux qu'il nous fut possible
l'exécution de ce dessein, le seul qui pût nous
tre utile ; nous lui donnâmes des mouchoirs,
t dix brasses de ligne qui pouvoient servir à
alfater le canot ; il s'en chargea et se jetta
ans la mer, nous le vîmes plusieurs fois sur
e point de périr ; nos yeux inquiets s'atta-
hoient à tous ses mouvemens, nous le regar-
ions comme notre unique ressource, notre
nique sauveur ; nous partagions les risques
u'il couroit, notre sort dépendoit du sien ;
ous l'encouragions du geste et de la voix, nous
travaillions, pour ainsi dire, avec lui, nous
ouffrions lorsqu'il avoit de la peine à surmon-
er les obstacles que lui présentoient les flots,
otre imagination, nos desirs ardens nous met-
oient à sa place, nous éprouvions ce qu'il éprou-

voit, nous triomphions des vagues, nous cé-
dions à leur fureur, nous fatiguions autant que
lui, nous demandions au ciel de le secourir
son salut devoit faire le nôtre; enfin après avoir
passé cent fois alternativement de la crainte à
l'espérance, nous le vîmes gagner le rivage avec
des efforts infinis. Nous tombâmes aussi-tôt à
genoux pour en remercier le ciel, un rayon de
joie se répandit dans nos ames et les fortifia

Il étoit alors sept heures du matin, nous
attendîmes avec impatience le moment où l'on
viendroit nous chercher, nous restions con-
tinuellement tournés vers la terre, nos yeux
avides s'y élançoient, ils regardoient nos quatre
matelots occupés autour du canot, ils ne per-
doient aucuns de leurs mouvemens autant que
l'éloignement le leur permettoit: cette atten-
tion vive et soutenue sembloit adoucir notre
impatience et nous faire trouver moins long le
tems de l'attente, nous hâtions leur travail par
nos vœux, il avançoit cependant avec lenteur,
et nous frémissions quelquefois qu'il ne fût inu-
tile. Il fût fini à trois heures après midi, nous
vîmes lancer le canot à l'eau; il s'approcha de
notre

notre bâtiment. Comment peindre la joie de l'équipage à cette vue ! Elle éclatoit par des cris, par des larmes délicieuses, chacun embrassoit son compagnon, et le félicitoit de cette faveur du ciel.

Cet attendrissement, cette sensibilité mutuelle ne durèrent pas, tout changea lorsqu'il fut question de s'embarquer, le canot étoit petit, il ne pouvoit contenir qu'une partie de notre monde, tous ne pouvoient y entrer sans le sur-charger, chacun le sentoit mais aucun ne vouloit rester pour un second voyage, la crainte de quelque accident qui pût l'empêcher de revenir, celle de rester encore exposé sur le brigantin, portoient tous les matelots à demander à passer les premiers. Ceux qui avoient amené le canot me conjurèrent d'en profiter sur-le-champ, en me disant qu'ils n'espéroient pas qu'il fût en état de venir deux fois : ces mots entendus de tout le monde, excitèrent de nouveaux gémissemens et rendirent les sollicitations plus pressantes. Je pris aussi-tôt mon parti, j'élevai la voix et j'imposai silence à tous. Vos clameurs, vos inquiétudes, leur dis-je, sont

inutiles et ne servent qu'à suspendre notre salut ; vous périssez tous si vous persistez à vouloir être transportés tous à la fois, écoutez la raison, soumettez-vous à ce qu'elle dicte et espérez. Nous courons tous les mêmes risques, les préférences seroient odieuses dans une occasion telle que celle-ci, le malheur nous rend tous égaux, que le sort choisisse ceux qui doivent partir les premiers, soumettez-vous à sa décision, et pour montrer à ceux de vous qu'il ne favorisera pas, que ce n'est point une raison de perdre l'espérance, je resterai avec eux et je ne quitterai le brigantin que le dernier.

Cette résolution les étonna et les mit d'accord, un matelot avoit par hasard des cartes dans sa poche, ce fut avec ce jeu que nous fîmes parler le sort. De onze que nous étions encore, quatre s'embarquèrent avec les quatre matelots qui avoient amené le canot, ils arrivèrent heureusement à terre, et l'on revint chercher les autres. Pendant ce tems j'avois remarqué que la violence de l'eau avoit détaché en partie l'arcasse (1) de notre bâtiment, à l'aide de M.

(1) C'est un terme de marine, qui désigne toute la partie extérieure de la poupe d'un vaisseau.

Desclau et de mon nègre, je parvins à l'en séparer tout-à-fait, ce débris me parut propre à suppléer au canot pour me conduire à terre, M. Desclau à qui j'en parlai, en jugea comma moi ; nous y descendîmes avec mon nègre, lorsque tout le monde fut embarqué, nous suivîmes le canot et nous abordâmes presque en même tems.

Avec quelle joie ne vîmes-nous pas la terre ! Quelles graces ne rendîmes-nous pas au ciel ! Quelle douceur nous éprouvâmes à reposer nos corps sur un plancher solide, sans crainte de le voir manquer sous nous ! Des huîtres que nous trouvâmes sur le bord d'une rivière dont l'embouchure n'étoit pas éloignée, nous fournirent un repas délicieux ; la privation de nourriture que nous avions soufferte depuis le *16*, donna à celle-ci l'assaisonnement le plus agréable ; nous jouîmes de notre situation présente, nous passâmes une nuit paisible dans un sommeil profond qui répara nos forces, et qui ne fut point troublé par les inquiétudes de l'avenir. Le lendemain nous nous éveillâmes avec la même satisfaction, mais elle ne fut pas de longue durée,

Notre capitaine en second étoit tombé malade quelques jours après notre départ ; la fatigue du voyage, le mouvement du vaisseau, les alarmes perpétuelles dans lesquelles nous étions, avoient aggravé son mal, à peine avoit-il eu la force de quitter son lit lorsque nous avions échoué, et je suis encore étonné qu'il ait eu celle de gagner le côté du navire, lorsque les flots l'avoient couché ; le tems que nous passâmes dans cette situation acheva de l'épuiser, lorsqu'il fut question d'entrer dans le canot, il fut le premier nommé par le sort, et il y descendit sans secours. La nature sembloit s'être ranimée en lui, mais c'étoit un effort dangereux que la crainte lui avoit fait faire, et qui rassemblant toutes ses forces pour un moment, les épuisa : il fut le seul de l'équipage qui passa une mauvaise nuit à terre, il eut la constance de souffrir sans se plaindre, il ne voulut point nous réveiller. Lorsque le jour nous eût arrachés des bras du sommeil, j'allai le voir, je le trouvai dans la plus grande foiblesse : j'appelai pour le secourir, tout le monde se rassembla, mais que pouvions nous ! Ma dernière heure

est venue, nous dit-il, je remercie le ciel de m'avoir conservé jusqu'au moment où je vous verrois tous sauvés. Cette inquiétude ne me suit point au tombeau ; ô mes chers compagnons, puissiez-vous profiter des faveurs que le ciel vous accorde ! Vous n'êtes peut-être pas encore à la fin de vos peines ; j'aime à me persuader que vous avez passé les plus graves, je n'en partagerai plus avec vous ; priez pour moi... je meurs.

Il perdit connoissance à ces mots, et un instant après, il rendit le dernier soupir. Sa perte nous arracha des larmes et suspendit notre joie ; elle nous fit faire des réflexions. Nous étions dans un lieu désert, la terre ferme n'étoit pas éloignée, mais comment nous y transporter ? Nous nous empressâmes de rendre les derniers devoirs à notre second capitaine. (1) Nous l'ensevelîmes dans ses habits, et nous creusâmes sa fosse dans le sable. Après avoir terminé cette pieuse et lugubre cérémonie, nous nous promenâmes sur le bord de la mer, nous

(1) Il se nommoit Dutronche.

y trouvâmes nos malles, plusieurs bariques de tafia, et quantité de balots de marchandises que la mer y avoit jettés et qui devoient y être arrivés avant nous. Ces effets, à la réserve du tafia, étoient alors d'une bien foible valeur à nos yeux, nous aurions préféré un peu de biscuit, des armes à feu pour nous défendre, pour nous procurer du gibier, et sur-tout du feu dont nous manquions, et qui auroit séché nos habits et nos membres transis par le froid et l'humidité. Ce dernier besoin étoit celui qui se faisoit sentir avec le plus de violence; notre imagination se tournant toute entière de ce côté, ne s'exerçoit que sur les moyens de la satisfaire; nous essayâmes en vain la méthode des sauvages, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, mais notre mal-adresse ne nous permit pas d'en venir à bout.

Nous renoncions enfin à l'espoir de faire du feu, lorsque je remarquai que la mer s'étoit presqu'entièrement calmée; je résolus de faire un voyage à bord à l'aide du canot; si par hasard il venoit à me manquer, le trajet n'étoit pas long, je savois nager, et les flots, consi-

dérablement abbaissés, ne m'exposoient pas à un grand danger. Je tâchai d'engager un ou deux matelots, très-bons nageurs, à m'accompagner ; ils frémirent à ma seule proposition, ils se ressouvenoient de ce qu'ils avoient souffert sur le côté du brigantin, ils trembloient de s'y revoir encore sans espérance de revenir si la mer recommençoit à s'agiter. Je ne jugeai pas à propos d'insister, je n'aurois rien gagné peut-être, et s'ils s'étoient déterminés à me suivre, toujours en proie à leurs craintes, tremblant à la moindre vague qu'ils auroient vu s'élever, ils ne m'auroient été d'aucun secours, et n'auroient fait que me nuire et que m'embarasser dans mon entreprise. L'idée seule de notre navire effrayoit tout le monde, on essaya de me détourner de mon projet, je plaignis cette terreur panique, et je courus m'embarquer avec précipitation, sans vouloir rien entendre, de peur que tous les avis réunis ne me rendissent aussi foible ; car j'ai remarqué dans plusieurs occasions où je me suis trouvé, combien l'exemple de plusieurs, peut influer sur un seul. Un brave soldat devient pusilla-

time avec des lâches, comme un lâche prend souvent le courage de ceux qui l'entourent.

J'arrivai heureusement au brigantin, la mer en s'abbaissant, avoit laissé une partie de l'entrée libre ; j'y amarrai mon canot et je passai dedans, non sans peine. Il y avoit beaucoup d'eau, j'en eus quelquefois jusqu'à la poitrine. Je ne trouvai pas facilement ce que je cherchois, tout avoit été bouleversé ; par un hasard dont je me félicitai, je rencontrai sous ma main un petit baril, qui contenoit environ vingt-cinq livres de poudre à tirer. Il étoit placé dans un endroit où l'eau n'étoit pas montée, le baril d'ailleurs en auroit été difficilement pénétré, c'étoit une outre autrefois employée à mettre de l'eau-de-vie, qui étoit bien conditionnée, et dans laquelle M. la Couture avoit mis sa poudre. Je pris avec cela six fusils, plusieurs mouchoirs de pariaca, des couvertures de laine, et un sac qui pouvoit contenir trente-cinq à quarante livres de biscuit, je trouvai encore deux haches et c'est tout ce que je pus tirer.

Je revins dans l'île avec ma petite cargai-

n, elle y fut reçue avec une joie générale ; fis ramasser un gros tas de bois sec dont trouvoit une grande quantité sur la côte j'allumai un grand feu ; ce fut une douceur croyable pour toute notre petite troupe, nous us occupâmes à sécher nos habits, les cou-rtures que j'avois apportées, et quelques-es des hardes que nous avions trouvées dans s malles. J'ordonnai ensuite à quelques mate-ts de prendre de l'eau de la rivière pour passer tre biscuit que la mer avoit presque entière-ent gâté ; cette eau étoit plus salée que douce, ais elle n'étoit point amère, nous la corri-ons avec du tafia et nous nous en conten-ons parce que nous n'imaginions pas que cette e en fournit d'autre. (1)

Pendant que quelques-uns s'occupoient à pas-er notre biscuit et à l'étendre ensuite pour le ire sécher, d'autres nettoyoient les six fusils, t les mettoient en état de servit. Ils furent

(1) Nous nous trompions, l'île des Chiens est ar-sée par un grand nombre de rivières, mais nous ne savions pas, et nous nous écartions peu de la côte ù nous avions abordé.

bientôt prêts : j'avois dans ma malle quelque livres de plomb en grains, j'en donnai avec d la poudre à nos deux plus adroits tireurs, il chassèrent et nous apportèrent au bout d'un heure cinq ou six pièces de gibier ; car il es très-abondant sur cette côte. Nous les fîme cuire, et il nous fournit un excellent soupe le soir même. Nous passâmes ensuite la nui auprès de notre feu, enveloppés dans nos cou vertures qui étoient sèches, nous étions chau dement, et les autres commodités nous eussen paru peu de choses en comparaison de celle-là.

Le lendemain 20 février, nous réfléchîme sur ce que nous avions à faire ; le passage d mal être à un être meilleur, nos occupation de la veille ne nous avoient pas permis de son ger à l'avenir, nous nous étions estimé heu reux depuis que nous avions échappé au nau frage, nous cessâmes de l'être en pensant ce que nous allions devenir ; nous étions dan un lieu désert, il n'y avoit aucun chemin fray pour nous conduire à quelque endroit habité il falloit traverser des rivières extrêmemen larges, des bois épais et inaccessibles, dan

quels on risque de s'égarer à chaque pas.
s bêtes féroces étoient à craindre, la ren-
ntre des sauvages n'étoit pas moins dange-
ıse ; nous ignorions s'il n'y en avoit pas ac-
llement dans notre île, nous savions que
ux qui habitent la côte des Appalaches, aban-
nnent leurs villages pendant l'hiver, se ren-
nt dans les îles voisines, où ils chassent jus-
au mois d'avril, qu'ils retournent sur la terre
me, avec les dépouilles des animaux qu'ils
t tués, et vont les troquer avec les Eu-
péens, contre les armes, la poudre et l'eau-
-vie dont ils ont besoin. Il se pouvoit faire
e nous fussions surpris par un parti consi-
able de ces sauvages, au moment où nous
ıs y attendrions le moins, qu'ils nous ar-
hassent la vie pour s'approprier les misé-
les effets qui nous restoient encore ; nous
ignîmes aussi que les barriques de tafia qui
ient sur la côte, ne tombassent entre leurs
ins ; ces barbares, qui aiment cette liqueur,
oient pu s'énivrer, nous rencontrer dans
état, où il est impossible de leur faire en-
dre raison, et nous massacrer sans pitié.

Nous ne balançâmes pas à prévenir ce pé
en défonçant toutes ces bariques, nous n'é
conservâmes que trois, que nous cachâm
dans un bois, et que pour plus grande sûre
nous enterrâmes dans le sable.

Nous demeurâmes ce jour entier et le suiva
dans les inquiétudes que ne pouvoient manqu
de nous inspirer ces réflexions. Nous tremblio
à chaque instant d'être attaqués par les sa
vages, nous n'osions plus nous écarter les u
des autres ; le jour et la nuit nous veillio
alternativement, regardant de tous côtés, da
la crainte d'être surpris ; quelques-uns qui
défioient de la vigilance de celui qui faisoit se
tinelle, interrompoient leur repos pour veill
en même-tems. Je n'ai jamais vu rassemblés s
un si petit nombre d'hommes, tant de malheu
et tant de timidité.

Le 22 février au matin, presque toute no
troupe fatiguée de la veille de la nuit, s'ét
enfin laissée surprendre au sommeil ; tout
coup deux matelots à qui la crainte tenoit enc
les yeux ouverts, s'écrient d'un ton lame
table : *Alertes, voici des sauvages, nous so*
n

nes perdus. Tous se lèvent à ce mot, et sans songer à prendre d'autres informations, se préparent à fuir ; je réussis enfin à les arrêter, je les force à regarder ces sauvages qu'on nous annonçoit ; ils étoient au nombre de cinq, deux hommes et trois femmes, tous armés d'un fusil et d'un casse-tête. Que craignez-vous, leur dis-je ? Cette troupe est-elle si redoutable ? N'est-elle pas inférieure à la nôtre ? Nous sommes en état de leur faire la loi, s'ils ne viennent pas avec des intentions pacifiques ; attendons-les, ils peuvent nous servir et nous aider à sortir de ce lieu.

Mes compagnons rougirent de leur terreur, ils s'assirent tranquillement auprès de leur feu ; les sauvages arrivèrent, nous les reçumes avec de grandes démonstrations d'amitié, ils y répondirent par de pareilles, nous leur fîmes présent de quelques-unes de nos hardes et de quelques tasses de tafia qu'ils burent avec plaisir ; celui qui étoit à leur tête parloit un peu espagnol, un de nos matelots qui entendoit cette langue, lia conversation avec lui et nous servit d'interprête.

Nous apprîmes du Sauvage, qu'il s'appeloit Antonio, et qu'il étoit de St. Marc des Appalaches ; il étoit venu hiverner dans une île éloignée de trois lieues de celle où nous étions, quelques débris de notre naufrage que la mer avoit entraînés sur la côte où il s'étoit établi, l'avoit engagé à venir dans l'île aux chiens, il avoit avec lui sa famille composée de sa mère, de sa femme, de sa sœur, de son neveu. Nous lui demandâmes s'il vouloit nous conduire à St. Marc des Appalaches, en l'assurant qu'il seroit content de nous ; il se retira à l'écart à cette proposition, il parla pendant près d'une heure avec sa famille : nous remarquâmes que durant ce tems, il porta souvent les yeux sur nos armes, nos malles, nos couvertures et nos autres effets ; nous ne savions que penser de cette conférence, nous conçûmes quelques soupçons contre lui, mais l'air ouvert avec lequel il nous revint trouver, et l'offre qu'il nous fit de venir nous prendre incessamment, les dissipa ; il nous dit que nous n'étions qu'à dix lieues de St. Marc des Appalaches, et il nous trompoit, car il y en avoit vingt-six, mais nous l'ignorions ; peut-être que si nous

ussions été plus instruits, ce petit défaut de bonne foi nous auroit fait tenir sur nos gardes.

Antonio repartit avec nos présens, trois de nos matelots ne firent point de difficultés de s'en aller avec lui, il promit de revenir le lendemain avec sa pirogue. Il tint effectivement parole, nous le vîmes le 24 ; il nous apporta une outarde et la moitié d'un chevreuil. Comme il étoit arrivé tard, nous ne nous embarquâmes point ce jour-là. Le 25 nous chargeâmes une partie de nos effets, et nous partîmes au nombre de six, parce que sa pirogue n'en pouvoit contenir davantage ; ceux qui restèrent derrière nous, exigèrent que je m'en allasse le premier, bien assurés, disoient-ils, que je ne les oublierois pas et que si le sauvage refusoit de les venir prendre, je saurois l'y forcer.

Antonio, nous débarqua dans l'autre île, où nous trouvâmes nos trois compagnons ; qui l'avant veille, avoient pris les devants. Je n'eus rien de plus pressé, à mon arrivée, que de répondre de la confiance qu'avoient en moi les cinq matelots que nous avions laissés dans l'île aux Chiens ; je conjurai notre hôte de les ame-

ner avec le reste de nos effets, mais je ne pus le déterminer à entreprendre tout de suite ce voyage ; il vouloit, disoit-il, nous conduire auparavant en terre ferme, je n'y consentis point, son opiniâtreté me devint suspecte, et je le forçai de céder à la mienne. Après deux jours entiers de sollicitations, j'obtins qu'il se mit en route, et le 28 février nous nous trouvâmes tous réunis ; ce fut une consolation pour nous, dès que nous n'étions pas ensemble, il sembloit qu'il nous manquoit quelque chose ; nous nous regardions comme des frères, nous nous prêtions mutuellement des secours et de l'appui, la distinction des états avoit disparu, le Capitaine et le matelot étoient amis et égaux ; rien de plus tendre que les liaisons formées par le malheur. Nous étions quatorze, nous ne formions qu'une famille.

Dès que tout notre monde fut rassemblé, je sommai le sauvage de tenir sa promesse, et de nous conduire enfin en terre ferme ; mais l'ardeur qu'il avoit d'abord montrée, s'étoit beaucoup rallentie, il nous fuyoit pour éviter nos sollicitations ; tout le jour il alloit chasser avec

sa famille, et le soir il ne paroissoit point dans sa cabane qu'il nous avoit abandonnée et que nous habitions. Nous ne savions que penser de sa conduite : que vouloit-il faire de nous ? Épioit-il le moment de s'emparer de nos effets et de nous quitter ? Ce soupçon nous excita à la vigilance, et nous la fîmes si exacte, qu'il lui fut impossible de nous voler : quelques-uns de nos compagnons, las de ses délais, proposèrent un parti violent, mais qui nous auroit épargné peut-être bien des malheurs, c'étoit de tuer les cinq sauvages et de nous emparer de leur pirogue, pour tenter d'arriver aux Appalaches : je les détournai de ce dessein, dont les conséquences me parurent très-dangereuses ; il étoit à craindre que les sauvages de leur nation ne fussent instruits de leur mort, et ne voulussent la venger : aucun de nous ne connoissoit ces îles et ces mers : comment aurions-nous trouvé la terre ferme ? Le hasard seul pouvoit nous y conduire, mais est-il prudent de s'embarquer sans autre espérance que celle qui est fondée sur le hasard.

Nous demeurâmes cinq jours dans cette île, vivant de notre pêche et de notre chasse, éco-

nomisant notre biscuit dans la crainte de le voir manquer, et nous bornant à une once par jour. Enfin à force de chercher Antonio, nous le rencontrâmes, nous parvînmes à le gagner par nos prières et par quelques présens : il consentit à nous mener : notre troupe se divisa encore, et le 5 mars, nous chargeâmes dans la pirogue la meilleure partie de nos effets : nous nous y embarquâmes au nombre de six : savoir, M. la Couture, sa femme, son fils âgé de quinze ans, et qui par un prodige inconcevable, avoit résisté, ainsi que sa mère, à toutes nos traverses, M. Desclau et moi : j'emmenai aussi mon nègre qui faisoit le sixième ; Antonio et sa femme vinrent avec nous ; les trois autres sauvages restèrent avec nos huit matelots dont nous ne nous séparâmes pas sans verser bien des larmes. Nous éprouvâmes les uns et les autres un serrement de cœur, un saisissement qui sembloit nous annoncer que nous nous faisions nos derniers adieux, et que nous ne nous verrions plus.

Ce voyage si ardemment desiré, obtenu avec tant de peine, devoit nous être plus funeste que celui où nous avions fait naufrage ; nous avions déjà essuyé bien des infortunes, de nouvelles

nous attendoient. C'est ici, mon ami, que j'ai eu le plus besoin de ma fermeté et qu'elle m'a abandonné plusieurs fois. Vous trouverez, dans ce que je vais vous raconter, des malheurs extraordinaires, et ces événemens horribles que je vous ai annoncés et dont le souvenir seul me fait frémir encore.

Antonio nous avoit assurés que notre voyage ne dureroit pas plus de deux jours, nous avions fait nos provisions en conséquence ; la crainte des événemens nous avoit cependant fait prendre des vivres pour quatre jours. Ils consistoient en six à sept livres de biscuit, et plusieurs quartiers d'ours et de chevreuil boucannés. Cette précaution étoit raisonnable, mais elle ne fut pas suffisante, notre route devoit être plus longue, et nous nous en apperçûmes dès le premier jour. Antonio s'arrêta après trois lieues et nous descendit dans une île où il nous força de demeurer jusqu'au lendemain, que nous ne fîmes pas un chemin plus considérable ; je remarquai qu'au lieu de passer le long de la grande terre, il s'amusoit à nous promener d'îles en îles. (1)

(1) Ces îles ne me sont pas bien connues ; lorsqu'on

Cela me donna des inquiétudes, et augmenta la défiance que sa conduite m'inspiroit. Six jours s'écoulèrent dans ces petites traversées, nos provisions étoient épuisées, nous n'avions plus d'autre nourriture que les huîtres que nous rencontrions sur le rivage, et quelque peu de gibier que le sauvage nous donnoit quelquefois.

Les jours suivans ne changèrent rien à la manière dont Antonio nous faisoit voyager; nous partions à huit ou dix heures du matin, il nous contraignoit de nous arrêter à midi jusqu'au lendemain, souvent nous faisions nos haltes dans des lieux désagréables où nous ne trouvions rien à manger et où l'eau nous manquoit aussi.

Il y avoit sept jours que nous étions en route: la terre ferme, cet objet de tous nos desirs, le but de notre voyage, ne paroissoit point; nous

---

les voit de la pleine mer, on diroit qu'elles font partie de la terre ferme; mais elles en sont séparées par un canal d'environ deux lieues. Je suis descendu sur quatre de ces îles, elles sont fort basses et fort sablon-

ions accablés de fatigue, épuisés par la mau-
ise nourriture que nous prenions, en très-
tite quantité : nous étions déjà sans force et
esque incapables de pouvoir ramer : cet état
uel fit sur moi une impression qu'il n'avoit pas
ncore fait ; l'habitude du malheur échauffa
on sang, aigrit mon caractère ; je ne vis dans
ntonio qu'un scélérat adroit qui vouloit abu-
r de notre fortune, et nous faire périr insen-
blement ; ces réflexions m'agitoient au milieu
e la nuit, et me tenoient réveillé auprès d'un
rand feu que nous avions allumé et autour du-
uel dormoient mes compagnons. J'appellai M.
esclau et M. la Couture, je leur fis part des
ées sinistres qui m'occupoient, je leur fis sen-
r ce que nous devions attendre de ce perfide
uvage : ce qu'il avoit fait déjà justifioit ma dé-
ance, je leur dis nettement qu'il en vouloit à
os jours, et que c'étoit fait de nous si nous
e le prévenions pas. Je ne conçois pas com-
ent je pus insister avec tant de chaleur sur la
écessité de tuer Antonio : c'étoit moi, qui dans
île avoit empêché nos matelots de s'en défaire ;
ne suis pas né barbare, mais l'infortune m'a-

voit rendu féroce, capable de méditer un meur
tre et de l'exécuter ; la circonstance où j'étoi
me servoit d'excuse, et ce qui arriva ensuite
acheva de justifier ma résolution à mes yeux.

M. Desclau et M. la Couture jugèrent dif
féremment de ce dessein, ils me rappellèrent le
mêmes raisonnemens dont je m'étois servi pou
en détourner nos matelots, ils ne me persuadè
rent pas, mais je cédai à leurs représentations
je passai le reste de la nuit avec eux sans rien
entreprendre.

Le lendemain, 12 mars, nous fîmes encor
deux lieues, et nous descendîmes à l'or
dinaire dans une île ; abbatus par la misère
pressés du besoin de dormir, nous prîmes cha
cun une couverture, dans laquelle nous nou
enveloppâmes suivant notre usage, et nous nou
couchâmes autour d'un grand feu ; le sommei
nous gagna, et nous nous y livrâmes avec joie
parce que c'étoit autant de tems de diminué su
notre infortune, mais le mien ne fut pas long
mes inquiétudes me reprirent avec plus de force
l'agitation de mon sang écarta loin de moi le re
pos, les idées les plus funestes se présentèrent à

n imagination ; je ne sais si l'on doit croire
pressentimens , c'est une chimère peut-être
la philosophie a détruite avec bien d'autres
jugés ; je n'entreprendrai pas de disserter sur
ujet, je dirai simplement ce que j'ai éprouvé.
rus me voir sur le bord de la mer , où j'ap-
çus ce sauvage avec sa femme , gagnant le
e avec sa pirogue ; mon imagination étoit
ortement frappée de cet objet que je croyois
oir devant les yeux ; il m'échappa un cri per-
qui réveilla mes compagnons : ils me tirè-
, en m'interrogeant , de l'espèce d'extase
laquelle j'étois ; je leur dis ce qui m'occu-
, ils se moquèrent de mes terreurs : leurs
ours , leurs railleries me firent croire qu'en
j'avois rêvé ; j'étois trop éloigné du rivage
pouvoir facilement y voir ce que j'imagi-
avoir vu ; je finis par rire comme les autres
qui venoit de se passer. Ils ne tardèrent
à se rendormir , moi-même je me laissai
à un sommeil profond , et ce ne fut qu'à
it que je me réveillai en sursaut , avec la
e idée dont je m'étois moqué quelques
es auparavant.

Mes inquiétudes furent alors plus vives qu'elles ne l'avoient jamais été, je ne pus résister à l'envie d'aller voir ce qui se passoit sur le bord de la mer ; je me lève seul sans rien dire, sans réveiller personne, je marche d'un pas chancelant sur le rivage : le ciel étoit serein, la lune répandoit une clarté vive que rien n'interceptoit, elle aide mes yeux, je les porte vers l'endroit où devoit être la pirogue, je ne l'apperçois plus ! je cherche, je regarde de tous côtés.... elle étoit disparue ! j'appelle le sauvage : personne ne répond : mes compagnons éveillés par mes cris, accoururent sur le bord de la mer, je n'ai pas besoin de les informer de ce qui se passe : ils poussent des plaintes douloureuses ; ils gémissent d'avoir retenu mes bras lorsque j'allois la veille, prévenir le dessein du perfide ; mais de quoi servent les regrets lorsque le mal est fait et qu'il est irréparable.

Nous voilà donc une seconde fois seuls, dans une île déserte, sans secours, sans alimens, sans armes pour nous en procurer. Nous n'avions que les vêtemens qui étoient sur nos corps et nos couvertures ; nos fusils, nos effets étoi

oient dans la pirogue, nos épées même que ous emportions ordinairement avec nous, y toient restées ce jour-là. Toutes nos armes ffensives et défensives, consistoient dans un nauvais couteau qui se trouva par hasard dans na poche, et j'étois le seul de la troupe qui en ût un. L'île ne produisoit aucune racine, ucun fruit que nous puissions manger ; la mer 'y jettoit aucun coquillage, quelle situation ffreuse ! Quelle espérance nous restoit-il ? Et omment se soutenir par le courage avec tant le raison de le perdre.

Dès que le jour commença à paroître, nous amassâmes nos couvertures, qui étoient l'unique ien qui nous restoit ; nous nous rendîmes sur e rivage, dans l'espérance incertaine d'y trouver quelques huîtres pour soulager notre faim. Nos recherches furent inutiles, nous marchâmes pendant près de deux heures sans apercevoir le moindre aliment ni même une goutte d'eau potable.

Nous arrivâmes enfin au bout de cette île stérile ; de-là, nous en découvrîmes une autre qui n'étoit séparée de celle où nous étions que

par un trajet d'eau d'un demi-quart de lieue ; nous y avions passé un jour et une nuit avec le sauvage ; je me rappellai qu'il y avoit d'excellens coquillages et de la bonne eau ; combien ne regrettâmes-nous point de n'avoir pas été plutôt abandonnés sur celle-là ? nous y aurions du moins vécu : cette réflexion ajoutoit à notre douleur ; nous nous assîmes sur le sable, en contemplant d'un œil avide cette île desirée, et en gémissant de la stérilité de la nôtre.

Après nous être reposés quelques tems, nous sentant pressés par la faim, nous délibérâmes s'il falloit hasarder de traverser le bras de mer qui séparoit les deux îles ; nous devions nous attendre à mourir si nous ne le tentions pas : personne n'hésita, mais lorsque nous allions l'entreprendre, nous fûmes arrêtés par une réflexion qui ne s'étoit pas encore présentée. Nous avions avec nous madame la Couture et son fils ; comment pourroient-ils nous suivre ? Ce passage n'étonnoit pas des hommes accoutumés à l'eau ; mais une femme, un enfant ne l'entreprendroient pas sans danger. Nous voyons déjà monsieur la Couture inquiet, mesurer des yeux

canal ; et songeant au moyen de conduire
rement deux personnes qui lui étoient très-
ères. L'humanité ne nous permettoit pas de
laisser derrière nous ; nous offrîmes de nous
ayer successivement pour leur donner la main
tous les deux, tandis que mon nègre qui
oit le plus petit de la troupe, marcheroit de-
nt, sonderoit le terrein, et nous avertiroit
s endroits où il ne seroit pas uni.

Je pris la main de madame la Couture, mon-
ur Desclau prit celle du jeune homme, le
ri fit deux paquets de nos couvertures et d'une
rtie de nos habits que nous quittâmes ; en
rgea un sur la tête de mon nègre, garda
tre, et nous nous mîmes en route. Heureu-
nent le fond étoit assez solide et assez égal,
i, dans sa plus grande profondeur, ne nous
oit que jusqu'à l'estomac ; nous marchâmes
c lenteur et nous arrivâmes à l'autre bord.
dame la Couture, pendant cette traversée
nible, montra un courage et une vigueur qui
surprirent ; elle les consetva dans toutes les
constances, et on ne peut pas dire que sa
mpagnie fut inutile ni embarassante.

Parvenus enfin à cette île, où nous espérion
trouver des alimens, nous éprouvâmes un
autre incommodité qui pensa nous être funeste
nous avions passé une heure et demie dans l'eau
le ftoid nous saisit aussitôt que nous en fûm
sortis, il nous étoit impossible de faire du fe
pour nous sécher et nous réchauffer, nous n'
vions aucun instrument pour cela, on n'auro
pas trouvé une seule pierre dans cette île,
dans toutes celles où nous étions arrêtés.

Nous sentîmes vivement la privation du fe
c'est en nous donnant du mouvement, en no
agitant sans cesse, que nous parvînmes à no
réchauffer, nous marchâmes pour cet effet
pendant quelques heures, en cherchant d
huîtres que nous dévorions à mesure que no
en rencontrions ; dès que nous fûmes rassasié
nous en fîmes une petite provision, que no
portâmes auprès d'une source d'eau douce
nous nous établîmes. Nous nous y reposâme
le soleil qui étoit fort chaud, nous permit
rester quelque tems assis sans souffrir du fro
que nous craignons d'éprouver, il sécha n
habits mouillés, sans quoi leur humidité no

auroit prodigieusement incommodés pendant la nuit. Cela n'empêcha pas que nous ne la passassions d'une manière très-désagréable, le froid nous réveilla plusieurs fois, et nous n'eûmes pas d'autre parti à prendre pour l'éloigner, que celui de nous lever et de nous promener.

Le lendemain, il fit un vent de sud et de sud-est, qui contribua à nous échauffer ; nous allâmes chercher des coquillages vers le bord de la mer, elle n'étoit point baissée, et nous n'en trouvâmes point, nous fûmes forcés de nous en tenir à ceux que nous avions amassés la veille ; nous eûmes occasion de remarquer que lorsque le vent venoit du même côté, la mer ne se retiroit point, et qu'il falloit se précautionner d'avance pour nos provisions, et les faire toujours avant l'heure de la marée. Nous n'acquîmes cette connoissance qu'à nos dépens, après avoir resté quelquefois sans vivres, nous étions obligés de chercher parmi les herbes et les racines, celles que nous croyons pouvoir suppléer aux coquillages : nous ne pûmes faire usage que d'une plante qu'on appelle la petite vinette, et qui est une espèce d'oseille sauvage.

Je ne m'arrêterai pas sur ce que nous fîmes pendant les dix premiers jours qui s'écoulèrent depuis celui où Antonio nous avoit abandonnés ; nous eûmes beaucoup à souffrir du froid pendant la fraîcheur des nuits, et quelquefois de la faim, nous passions les journées entières à chercher de quoi fournir à notre subsistance, à pleurer sur nos infortunes, et à demander au ciel de daigner y mettre un terme. Notre état étoit toujours le même, et nos peines, nos plaintes, nos inquiétudes ne vous présenteroient que des détails monotones sur lesquels il est inutile de m'appesantir.

Le 22 mars ou environ, car je ne puis vous répondre de l'exactitude des dates qui vont suivre, pendant que nous continuions nos gémissemens ordinaires, et que nous rêvions aux moyens de quitter ce triste séjour, nous nous rappellâmes que dans une île voisine, où notre sauvage nous avoit menés, il y avoit la moitié d'une pirogue qu'on avoit abandonné sur la côte, nous imaginâmes qu'il ne seroit peut-être pas impossible de la raccommoder et de nous en servir pour traverser le bras de mer qui nous

aroit de la terre ferme, cet idée nous sé-
isit, l'espoir qu'elle nous inspira pouvoit être
mérique, mais nous nous y livrâmes avec
ant d'ardeur que si nous eussions été certains
sa réalité. Les malheureux ne sont pas diffi-
es en espérances, ils ne voient dans tous les
ojets qu'ils font que le terme de leurs maux,
st à ce point que se terminent toutes leurs
mbinaisons, les circonstances qui peuvent les
npêcher d'y arriver, les obstacles inévitables
'ils trouveront souvent devant eux, ne se pré-
ntent que foiblement à leur imagination, leur
prit les rejette avec effroi, et refuse de les
aminer, de peur qu'ils ne lui fassent perdre
lée flatteuse qui le console.

Nous raisonnâmes donc Mr. Desclau, Mr. Couture et moi, sur les moyens de nous ndre auprès de cette vieille pirogue, nous ous orientâmes du mieux que nous pûmes, ous évaluâmes le chemin que nous aurions à ire pour arriver à cette île; nous conjectu-mes que nous n'en étions qu'à quatre ou cinq eues, et effectivement nous ne nous trompions s. Nous ne nous dissimulâmes point les diffi-

cultés que nous rencontrerions dans ce voyage
nous nous attendîmes à trouver des rivières e
un bras de mer à traverser, mais cela ne nou
rebuta point : nous résolûmes de tenter l'en
treprise, sûrs de l'exécuter pourvu qu'elle fû
possible. Dès le même jour nous nous mîme
en marche, nous ne voulûmes point conduir
avec nous madame la Couture et son fils, l'u
et l'autre n'auroient fait que nous retarder ; i
ne pouvoient supporter comme nous la peine e
la fatigue, nous aurions été obligés peut-être d
les laisser derrière nous sur le bord de quelque
rivières où nous n'aurions point trouvé de gué
et qu'il auroit fallu absolument passer à la nage
Madame la Couture sentit ces raisons : elle con
sentit à nous attendre avec son fils, je leu
laissai mon nègre pour les servir, et nous par
tîmes après leur avoir promis de revenir inces
samment avec la pirogue, si nous la racommo
dions, et sans elle, si elle ne pouvoit nous êtr
utile, ou si nous ne pouvions la trouver.

Le projet que nous avions formé étoit notr
unique espoir et notre seule ressource, nou
nous en entretînmes pendant notre route, nou

n parlions comme d'une chose dont l'exécution toit sûre ; cela ranimoit notre courage ; nous onnoit une nouvelle vigueur, et nous faisoit rouver le chemin moins long. Dans tous les tats de la vie, dans toutes les circonstances, es hommes se bercent de chimères : on en voit quitter les plaisirs réels dont ils jouissent, pour en imaginer de nouveaux et s'amuser de l'illusion ; c'est pour les infortunés qu'elle est réellement un bonheur : tant qu'elle les occupe, le sentiment de leurs peines les affecte moins vivement, ils les oublient pour ainsi dire.

Nous arrivâmes enfin après trois heures et demie de marche, à l'extrêmité de notre île. Nous n'avions point rencontré de rivières assez larges pour nous arrêter long-tems ; celles que nous vîmes n'auroient passé que pour de foibles ruisseaux en Europe, il ne nous fut pas difficile de les traverser. Nous trouvâmes au bout de l'île une espèce de canal d'un quart de lieue, qui nous séparoit de celle où nous dirigions nos pas : cette étendue d'eau à traverser nous causa quelque effroi ; nous la mesurions des yeux avec une certaine inquiétude, le desir de nous pro-

curer une voiture, l'ardeur avec laquelle nous nous occupions à sortir de notre misère, soutinrent notre résolution. Nous nous assîmes pendant une heure pour nous reposer; nous avions besoin de toutes nos forces pour réussir dans le trajet que nous allions entreprendre; nous ignorions si le canal seroit partout guéable; nous tremblions qu'il ne le fût pas, et que l'espace que nous aurions à traverser à la nage, ne fût trop considérable pour nos forces; cette idée nous retint encore en suspend pendant une demie heure : enfin nous résolûmes de tout risquer; avant d'entrer dans l'eau, nous nous jettâmes à genoux, nous adressâmes au ciel une prière courte, mais fervente, dans laquelle nous lui demandions son appui : des infortunes aussi longues que les nôtres, les périls sans cesse renaissants auxquels nous érions exposés, nous avoient fait sentir plus que jamais le besoin d'un secours surnaturel, et la nécessité de recourir à Dieu. Après avoir rempli ce devoir, nous nous jettâmes dans l'eau, en nous confiant à la providence, ce fut elle qui nous soutint et qui nous empêcha de périr dans cette traversée.

Le terrein sur lequel nous marchions étoit
ès-inégal, nous ne faisions, pour ainsi dire,
ue monter et descendre; nous n'étions pas à
ent pas du bord que nous perdîmes tout-à-coup
gué! nous plongeâmes malgré nous; ce
ontre-tems nous étourdit, il nous fit presque
endre la résolution de revenir sur nos pas;
ous avancions cependant à la nage, nous re-
ouvâmes bientôt le fond et nous nous apper-
mes que ce qui nous avoit si fort effrayés,
oit un trou dans lequel nous étions tombés,
que nous aurions évité si nous nous étions
artés de dix ou douze pas. Nous finîmes notre
ute sans accident, trouvant tantôt plus d'eau,
ntôt moins, et en ayant quelquefois jusqu'au
nton.

Nous n'en pouvions plus lorsque nous arri-
mes à l'autre bord, nous fûmes contraints de
us jetter par terre et de nous y reposer en
endant que nous eussions repris assez de
ces pour pouvoir aller plus loin. Le tems,
reusement pour nous, étoit très-serein,
un nuage ne cachoit le soleil, les rayons
dardoient à plomb sur nous, nous garan-

tirent du froid dont nous n'aurions pu nous dé-
fendre sans ce secours, et séchèrent nos habit
et nos couvertures que nous avions apportée
avec nous.

Dès que nous nous fûmes reposés pendan
quelque tems, nous ramassâmes quelque co
quillages que le hasard nous présenta, et qu
réparèrent nos forces ; nous rencontrâmes
peu de distance une espèce de puits dans lequ
nous trouvâmes de l'eau douce, qui nous serv
à nous désaltérer. Nous marchâmes ensuite ve
la côte où devoit être la pirogue, nous ne ta
dâmes pas à la joindre ; personne ne pouvo
nous en disputer la possession. Nous l'exam
nâmes, en arrivant, d'un œil avide et curieu
cette vue ne nous consola pas, elle étoit da
l'état le plus déplorable ; au premier aspect,
nous parut impossible de la rendre jamais cap
ble de quelque usage ; nous ne nous en tînm
pas à ce premier examen, il eût été affreux po
nous, d'avoir fait un voyage aussi pénible
aussi long dans cette espérance, pour la v
ensuite trompée ; nous la retournâmes de to
les côtés, nous en sondâmes toutes les parti

je reconnus que tous nos efforts seroient inu-
es. M. Desclau et M. la Couture n'en ju-
èrent pas comme moi, je me rendis à leur rai-
nnement ; après tout, il n'y avoit aucun
sque à essayer de la racommoder, ce ne seroit
ue du tems et de la peine perdus. Nous étions
ccoutumés à la peine, et quant au tems, à
uelle autre chose pouvions-nous l'employer ?
Cette occupation pouvoit d'ailleurs nous dis-
raire, nourrir un foible reste d'espérance, et
out cela étoit précieux dans une situation aussi
âcheuse que la nôtre.

Nous nous mîmes sur-le-champ à cet ou-
vrage, nous ramassâmes des gaules et une cer-
taine herbe qui croit au haut des arbres, et que
l'on appelle *Barbe Espagnole ;* c'étoient les
matériaux que nous devions employer pour ra-
douber notre frêle bâtiment ; ce soin nous oc-
cupa le reste de la journée ; nous fûmes enfin
obligés de quitter ce travail de bonne heure pour
chercher des alimens ; et heureusement nous
n'en manquâmes pas.

Le soleil venoit de se coucher ; un vent frais
commençoit à s'élever et nous menaçoit d'une

nuit qui seroit très-froide ; chaque fois qu
nous nous trouvions dans ces circonstances
nous pleurions amèrement l'impuissance où nou
étions de faire du feu ; la découverte du moin
dre caillou auroit été pour nous le trésor l
plus précieux ; mais j'ai déjà dit qu'on n'e
voyoit aucun dans ces îles. Dans ce moment j
me rappelai que le sauvage qui nous avoit s
cruellement trahis, avoit changé la pierre de son
fusil le jour qu'il nous avoit fait faire halte dans
cette île ; ce souvenir fut un trait de lumière
qui ramena un léger espoir dans mon âme ; je me
lève avec une précipitation qui surprend mes
deux camarades, je les quitte sans leur dire où
je vais, je cours avec précipitation vers le lieu
où Antonio nous avoit débarqués, il n'étoit pas
éloigné, j'y arrive, je reconnois la place où
nous avions passé la nuit ; on y voyoit encore
les restes des cendres du feu que nous y avions
allumé ; je parcourus lentement les endroits voi-
sins, je cherche avec attention le lieu où le sau-
vage avoit changé sa pierre et jetté la mauvaise,
il n'y a pas un coin que je n'examine avec l'at-
tention la plus scrupuleuse, pas un brin d'herbe

e je ne soulève pour voir si elle ne me cache
int cette pierre si précieuse : pendant un gros
art-d'heure je fais des recherches vaines, la
it approche, je ne jouis plus que d'un foible
épuscule, à l'aide duquel je discerne à peine
s objets : je renonçois déjà à mon espérance,
je me disposois à rejoindre mes compagnons,
us triste et plus affligé que je ne l'étois en les
uittant, lorsque je sens sous mes pieds nuds,
ır j'avois quitté mes souliers qui ne pouvoient
us être d'aucun usage, je sens, dis-je, un
orps dur ; je m'arrête avec un secret frémisse-
ent, partagé entre la crainte et l'espérance :
m'abaisse, je porte une main tremblante sous
on pied, que je n'avois osé déranger, de
eur de perdre le corps qu'il couvroit ; je le
aisit : c'étoit en effet la pierre à fusil que je
herchois, je la reconnois avec une joie qu'il
e seroit difficile de vous exprimer, et qui vous
urprendra sans doute, ainsi que ceux qui n'ont
as été dans ma situation, et qui dans cette
ieille pierre ne verront qu'un misérable caillou ;
ô mon ami ! puissiez-vous ignorer toujours ce
que c'est que le besoin, le malheur qui empêche

de le satisfaire, et quelle importance et que prix ils attachent aux choses les plus viles à nos yeux !

Transporté de joie, je courus à mes compagnons : bonne nouvelle, m'écriai-je de fort loin, et avant même qu'ils puissent m'entendre : je l'ai trouvée ! je l'ai trouvée ! Ils accoururent à mes cris et m'en demandèrent la cause : je leur montrai ma pierre à fusil, je leur dis de cueillir du bois sec, je tirai mon couteau, le seul instrument de fer que nous possédions, je déchirai mes manchettes qui me servirent d'amadoue, et je parvins à allumer un grand feu qui nous défendit contre la fraîcheur de la nuit, et reposa, en les échauffant, nos membres fatigués. Que cette nuit nous parut délicieuse en comparaison de celles que nous avions passées précédemment ! avec quelle volupté nous nous étendîmes autour de notre feu ! que notre sommeil fut long et paisible ! les rayons du soleil en tombant sur nous à son lever, occasionnèrent seuls notre réveil.

Il est inutile de vous dire avec quel soin je serrai la pierre véritablement précieuse qui nous

voit à faire du feu, la crainte de la perdre et être privé de ce secours, vous garantit des écautions que je pris ; je n'en négligeai aune, je ne voulus jamais m'en séparer, et elle sta enveloppée dans deux mouchoirs que j'atchai à mon col, et encore ne pus-je m'empêcher plusieurs fois d'interrompre mon ouage pour y porter la main et tâter si elle y oit encore.

Nous passâmes le second jour de notre arvée dans cette île à continuer nos travaux pour éparer la pirogue ; nous la cintrâmes avec une e nos couvertures que nous sacrifiâmes à cet bjet, nous achevâmes notre ouvrage au moent où le jour finissoit, et nous passâmes une econde nuit avec l'espoir de ne pas voir notre peine inutile : le desir d'en faire l'épreuve nous éveilla de bon heure ; nous n'eûmes rien de plus pressé que de mettre notre pirogue à l'eau ; tout ce que nous avions fait ne l'avoit pas rendue meilleure, il étoit impossible de s'y exposer sans danger. M^r. la Couture jugea encore qu'on la remettroit peut-être en état, en employant deux autres couvertures ; il se proposa de la

conduire dans l'île où nous avions laissé sa femme et son fils. Mr. Desclau et moi nous songeâmes à chercher les moyens de rejoindre celle du sauvage où étoient nos huit matelots, dans l'espérance d'y retrouver Antonio, et de le forcer à nous mener aux Appalaches, ou à nous ôter la vie ; nous promîmes à M. la Couture de ne point l'abandonner si nous réussions, et de lui envoyer des secours prompts, ou de le rejoindre si nous ne venions pas à bout de notre dessein. Nous lui fîmes nos adieux, et nous gagnâmes l'autre extrêmité de l'île, mais nous ne fîmes encore que nous fatiguer inutilement par ce voyage ; nous n'apperçûmes aucun passage qu'il fût possible et même prudent de tenter. Un canal d'une lieue nous retenoit loin de l'île d'Antonio, un pareil trajet n'étoit point praticable à deux hommes seuls, qui n'avoient d'autre secours que celui qu'ils pouvoient tirer de leurs bras et de leurs jambes.

Nous revînmes sur nos pas ; nous ne trouvâmes plus M. la Couture sur la côte où nous l'avions laissé, il en étoit déjà parti avec sa pirogue pour se rendre auprès de sa femme, il

oit côtoyé le rivage, et nous reprîmes le
emin que nous avions fait lorsque nous étions
nus. Nous n'arrivâmes que sur le soir au bord
canal qui nous restoit à traverser ; nous
tendîmes le lendemain pour entreprendre ce
ssage, notre lassitude ne nous auroit sans
ute pas permis de l'exécuter avec succès ; les
larmes que nous avions eues la première fois
représentèrent à notre souvenir, et nous ne
geâmes pas à propos de nous y exposer pen-
ant la nuit ; l'infortune rend l'homme extrême-
ent timide, en vain dans certains momens il
ppelle la mort, qu'il regarde comme son asyle
le terme de tous ses maux ; dès qu'elle s'ap-
roche, il fait tous ses efforts pour l'éloigner.

Le lendemain nous repassâmes le canal avec
utant de bonheur que la première fois et avec
noins de risques ; nous arrivâmes auprès de
adame la Couture, qui n'avoit pas passé le
ems de notre absence sans inquiétude sur notre
ort et sur notre retour ; nous trouvâmes son
nari auprès d'elle, il étoit arrivé la veille avec
a pirogue qu'il avoit amenée heureusement ;
nais ce voyage, quelque court qu'il eût été,

n'avoit pas laissé de l'endommager beaucoup. Le travail que nous y avions fait n'avoit aucune solidité, la plupart de ses parties s'étoient déjointes et ouvroient de tous côtés des passages à l'eau : ce peu de succès nous découragea d'abord, et nous fit renoncer à l'idée d'y travailler encore : nous passâmes le reste de cette journée à nous reposer, notre retour avec ma pierre à fusil fut un bonheur pour madame la Couture, qui depuis si long-tems avoit été privée du feu ; nous en allumâmes un qui lu redonna de nouvelles forces.

Les huîtres et les racines avoient fait jusqu'à ce moment notre unique nourriture, et quelquefois nous n'en avions pas une quantité suffisante ; la providence nous en fournit ce jour-là d'une autre espèce. J'avois quitté mes compagnons pour me promener sur la côte, les réflexions déchirantes qui m'occupoient, m'empêchèrent de m'appercevoir que je m'en écartois beaucoup ; elles me menèrent loin et longtems. Un chevreuil mort que je rencontrai devant mes pas m'en retira ; je l'examinai et le retournai de tous les côtés : il étoit encore assez

is, il me parut avoir été blessé, et s'être sau-
à la nage jusques dans ce lieu où la perte de
n sang, la douleur que devoit lui avoir causé
blessure, l'avoient sans doute forcé de s'ar-
ter, et où il étoit mort ensuite. Je le re-
rdai comme un présent du Ciel, et le char-
ant avec peine sur mes épaules, je revins au-
ès de mes compagnons que je ne retrouvai
'après environ une heure de marche.

Tout notre monde fut surpris de mon heu-
use découverte et en remercia le Ciel. Nous
ions besoin d'une nourriture plus solide que
lle dont nous usions tous les jours ; nous
ous préparâmes à faire le meilleur repas que
ous eussions fait depuis long-tems. Nous nous
mpressâmes tous autour de notre chevreuil,
ue nous eûmes bientôt écorché et dépecé : nous
n fîmes cuire une quantité suffisante pour nous
assasier, et nous passâmes ensuite une nuit
aisible.

Le jour suivant, qui étoit je crois le 26 mars,
e desir de sortir de cette île nous fit encore
ourir à notre pirogue, à laquelle nous reve-
ions sans cesse avec une nouvelle ardeur, et

que nous n'abandonnions jamais sans un regret mortel. Le peu de succès de notre premier travail ne nous empêcha point d'en entreprendre un second : nous nous flattâmes de réussir mieux, et de profiter de l'expérience que pouvoient nous donner les fautes que nous avions faites la première fois. Nous fîmes usage de la même espèce de matériaux que nous avions déjà employés; nous ne nous pressâmes point, nous mîmes trois jours entiers à cet ouvrage, auquel nous sacrifiâmes encore deux couvertures pour le cintrer. Lorsqu'il fut achevé nous n'eûmes pas lieu d'en être plus contens, cette malheureuse pirogue ne pouvoit être un quart-d'heure sur l'eau sans se remplir, cet inconvénient nous désespéroit, et nous n'y trouvions point de remède. Cependant nous n'avions pas d'autre bâtiment pour nous tirer de l'état déplorable auquel nous étions réduits ; empressés d'en sortir, nous fermâmes les yeux sur le danger ; nous n'avions que deux lieues à faire pour arriver à la terre ferme, mais il étoit impossible de nous embarquer tous, ç'eût été submerger la pirogue, et la faire enfoncer en y entrant ; nous nous déterminâmes à

rtir tous trois, M. la Couture, M. Desclau moi : pendant que deux de nous rameroient, troisième devoit s'occuper sans cesse à tirer au qui entreroit dans le bâtiment ; nos chaaux devoient servir à ce travail, nous pouons par ce moyen diminuer le danger ; il n'en stoit pas moins à la vérité, mais enfin il loit s'y exposer, s'abandonner à la province, et attendre d'elle les secours dont nous ions besoin pour venir à bout de ce trajet rilleux.

Cette résolution ayant été prise, nous en nîmes l'exécution au lendemain, nous emyâmes le reste de la journée à faire consentir dame la Couture à attendre avec son fils et on nègre, que nous puissions lui envoyer un teau plus solide, ce qui ne nous seroit pas ficile si nous parvenions à la terre ferme. Ce fut pas sans peine que nous vînmes à bout de consoler et de la déterminer à nous laisser rtir sans elle ; je lui promis de lui laisser ma rre à fusil et mon couteau, et j'avoue que ne fut pas sans quelques regrets que je conis à céder ces deux meubles qui nous avoient

été si utile, et dont je pourrois avoir beso
moi-même, si je faisois un second naufra
avec la pirogue, ou si j'arrivois dans un li
désert ; mais il falloit bien qu'elle eût quelqu
secours.

Dès que nous eûmes appaisés ses regrets
et mis fin à ses lamentions, nous ramassâm
des provisions pour elle et pour nous ; no
en embarquâmes quelques-unes pour nous
servir pendant notre voyage ; enfin le 29 mar
au lever du soleil, nous entrâmes dans la p
rogue, elle étoit à flot, nous sentions le plan
cher sur lequel nous étions, fléchir sous n
pieds ; le poids de trois corps tels que les nôtr
la fit un peu enfoncer, et nous vîmes bient
l'eau qui la gagnoit ; cet aspect m'ôta toute e
pérance, je ne pus me défendre d'un secret fr
missement, la terreur la plus profonde s'en
para de mon ame ; il me fut impossible d
résister, je voyois déjà la mort devant moi
Je ne voulus plus risquer le trajet, je sor
avec précipitation de la pirogue ; non, mes am
m'écriai-je à M. la Couture et à M. Desclau
non, nous ne pouvons entreprendre ce voyag
no

us ne ferons pas un quart de lieue avec ce
timent, il s'enfoncera avant ce tems, et nous
ssera au milieu d'une mer inconnue et loin de
ute île où nous puissions nous réfugier. Res-
ns dans celle où nous sommes, attendons-
les secours du ciel, ou la mort; mais n'en pré-
pitons pas l'instant: il mettra fin à nos longues
uffrances, et notre patience et notre résigna-
on nous mériteront peut-être ce bienfait.

J'avois sauté sur le rivage en disant ces mots:
I. la Couture me pressoit de revenir, et se
ocquoit de ma peur; mes sollicitations, mes
isonnemens ne purent le gagner, il persista
ans le dessein de tout risquer, et M. Desclau
artit avec lui. Je restai sur le bord à les regar-
er, je les vis avancer avec peine, tourner une
etite île qui étoit à une portée de fusil de la
ôtre, et qui les déroba bientôt à mes yeux, je
e doute point qu'ils n'aient péri; je n'en ai ja-
nais eu aucunes nouvelles, et sans doute leur
aufrage ne tarda pas long-tems; sans l'île qui
toit entre nous, et qui me les cachoit, j'aurois
u la pirogue s'enfoncer, et mes malheureux
ompagnons s'ensévelir avec elle dans les flots;

l'état de ce bâtiment est une preuve à laquelle i
n'y a point de réplique à faire ; et quelque
rapports que j'eus occasion d'entendre, et don
je parlerai dans la suite, ne servirent qu'à m'as
surer de leur perte.

Je revins auprès de Madame la Couture qu
ne s'attendoit plus à me revoir ; elle n'avoit pa
voulu être présente à notre embarquement ;
comme elle n'y consentoit qu'avec peine, ce
spectacle auroit augmenté sa douleur ; je la trou-
vai assise auprès du feu, le dos tourné contre le
rivage et pleurant amèrement sur sa situation ;
ma présence la ranima : vous n'êtes donc pas en-
core partis, me dit-elle ? Ah ! qui vous arrête ?
Croyant votre départ certain, je cherchois à
m'accoutumer à notre séparation ; cette idée
affligeante commençoit à m'affecter moins, par
l'espérance que vous ne m'oublieriez pas ; mais
je vous revois, je n'ôse me livrer à la joie ; les
regrets vont bientôt la faire disparoître et se re-
nouveller avec plus d'amertume.

Je ne jugeai pas à propos de lui donner de
plus vives inquiétudes, en lui disant naturelle-
ment la cause de mon retour, et les craintes

e je concevois pour nos deux voyageurs, dont
n étoit son mari ; je lui cachai le péril auquel
étoit exposé, je lui dis simplement que pour
rcharger encore moins la pirogue, j'avois pré-
é de rester avec elle ; que M. la Couture en-
anté de ma résolution qui rendoit son voyage
oins périlleux, et l'assuroit qu'il laissoit du
oins un ami sûr auprès de sa femme et de son
s, avoit continué sa route avec plus de tran-
illité, et que je lui avois promis de ne rien
argner pour leur rendre tous les services qui
roient en mon pouvoir. Madame la Couture
e remercia avec la plus vive reconnoissance :
a présence sembloit la consoler et la rassurer
ut-à-fait sur l'avenir.

Nous n'étions enfin plus que quatre dans
otre île, et j'étois obligé de songer à la con-
rvation et à la subsistance de tous ; madame
Couture et son fils étoient trop foibles pour
'être d'un grand secours ; je n'en tirois guère
ie de mon nègre, mais c'étoit une espèce de
achine organisée, qui n'avoit que des bras et
s jambes à employer à notre service ; il man-
oit à chaque instant de jugement et de pré-

voyance, et j'étois obligé d'en avoir pour lu
comme pour les autres ; il ne m'étoit utile qu
dans les occasions où il falloit agir, et où se
forces m'étoient nécessaires.

Pendant quelques jours que nous passâme
encore dans cette île, les vents de sud et de sud-
est soufflèrent long-tems, et nous furent très
funeste en m'empêchant de trouver des pro-
visions ; nous fûmes obligés de nous restreindr
à la vinete, qui faisoit une nourriture très-mé-
diocre, sans substance, et qui affoiblissoit no-
tre estomac sans le rassasier ; le chevreuil qu
j'avois trouvé avoit été bientôt dévoré, le ha-
sard qui me l'avoit procuré ne renaissoit plus
et il ne falloit pas compter deux fois sur ses bien-
faits. Nos peines augmentoient à chaque instant.

Six jours s'étoient écoulés depuis le départ d
M. la Couture et de M. Desclau, j'avois quel-
quefois espéré, foiblement à la vérité, de rece-
voir de leurs nouvelles et des secours de leu
part, mais je n'osai plus m'en flatter ; madame
la Couture elle même ne comptoit plus sur eux ;
elle me disoit qu'elle croyoit ne les plus revoir,
et que sans doute ils avoient péri ; je ne pouvois

calmer ses craintes et ses soupçons, je les éprou-
vois moi-même, et je connoissois d'ailleurs la
fragilité de leur bâtiment ; le mal-aise que je
ressentois, mes longues infortunes me don-
noient de l'humeur, de l'ennui, du dégoût, et
dans cet état, j'étois incapable de déguiser ce
que je pensois, et d'avoir des ménagemens.

Las de ma situation douloureuse, reconnois-
sant avec amertume que je ne devois attendre
que de moi les moyens de la changer, j'imagi-
nai de faire un radeau, sur lequel nous puis-
sions nous embarquer ; je saisis vivement cette
idée et je regrettai de ne l'avoir pas eue avant
le départ de mes deux compagnons, ils m'au-
roient secondé dans ce travail plus utile et plus
sûr que celui que nous avions fait à cette mal-
heureuse pirogue que nous avions été chercher
si loin. Je résolus du moins de ne pas différer
l'exécution de ce nouveau dessein, tandis qu'il
me restoit encore des forces pour l'entreprendre.
J'en fis part à madame la Couture qui l'adopta
avidement, et qui surmontant la foiblesse natu-
relle à son sexe, et que nos malheurs avoient
augmentée, mit elle-même la main à l'ouvrage ;

nous nous en occupâmes tous les quatre, je chargeai le jeune la Couture de dépouiller quelques arbres de leur écorce, en lui indiquant ceux qui pouvoient nous être plus utiles ; nous nous mîmes, sa mère, mon nègre et moi, à rassembler les plus grosses pièces de bois sec que nous pûmes trouver ; il y en avoit de considérables que nous avions de la peine à remuer, et que nous roulâmes tous les trois avec effort sur le rivage. Nous y en conduisîmes une douzaine, ce soin nous retint un jour entier à cause de notre foiblesse, à chaque instant nous étions contraints de nous reposer ; après avoir pris haleine pendant quelques momens, nous recommencions à travailler avec une constance que soutenoit seul le desir de sortir du lieu de notre exil.

Nous étions tous extraordinairement fatigués, lorsque la nuit nous força d'interrompre notre besogne, nous trouvâmes heureusement auprès de notre feu une grande quantité d'huîtres, de palourdes, de lambies et d'autres coquillages que le jeune la Couture avoit pris sur le bord de la mer, et qu'il y avoit transportés. Ces alimens

uds étoient très-grossiers et très-indigestes ; ous imaginâmes de les faire griller sur des arbons, c'étoit la première fois que cette idée ous étoit venue ; nous l'essayâmes, et nous ous en trouvâmes bien. Ces sortes de poissons rdirent toute leur mauvaise qualité par la cuis- n ; ils devinrent plus légers, plus nourissans» ais ils furent moins agréables au goût ; nous pouvions les assaisonner, un peu de sel nous roit suffit, mais nous n'en avions point, et us ne savions comment faire ; le radeau qui us occupoit absolument ne nous permit pas en chercher les moyens, nous pouvions nous sser de sel, mais nous ne pouvions songer finir nos jours dans cette île.

Le lendemain nous reprimes notre ouvrage la veille, les écorces d'arbres que le jeune Couture avoit préparées, me servirent à at- cher nos pièces de bois les unes aux autres ; lien ne me parut pas suffisant, j'occupai ma- me la Couture à couper une de nos couver- res par bandes, qui me servirent à faire lien plus solide ; mon nègre, pendant ce ns, roula auprès de moi quelques autres pièces

de bois moins pesantes, que je joignis à celles qui étoient déjà assemblées; mon radeau fut fini à midi, je pris un morceau de bois que j'assujettis de mon mieux au milieu de mon ouvrage, pour servir de mât, j'y attachai une couverture entière, qui devoit nous tenir lieu d'une voile.

Nous défîmes ensuite une partie de nos bas, dont le fil fut employé à faire des cordages pour les haubans, les bras et les écoutes. Tous ces différens travaux nous tinrent le reste de la journée, mais enfin nous les achevâmes; je me munis d'une dernière pièce de bois de moyenne grosseur, dont je me proposai de me servir comme d'un gouvernail. Résolus de partir le lendemain de grand matin, nous commençâmes tout de suite à faire nos provisions d'huîtres et de racines; nous fûmes assez heureux pour en trouver une quantité prodigieuse, dont nous chargeâmes ce que nous crûmes nécessaire sur notre radeau; il étoit amaré avec soin dans le sable, la marée montante devoit le mettre à flot, elle commençoit ordinairement à se retirer au point du jour, et nous comptions en profiter

our partir. En attendant ce moment, nous ous reposâmes auprès de notre feu ; nous n'y ûtâmes pas long-tems le sommeil, il survint n orage affreux pendant la nuit ; la pluie, clarté des éclairs, le bruit du tonnerre nous veillèrent, la mer s'enfla beaucoup, elle s'a- ta avec la plus grande fureur, nous trem- âmes pour le radeau qui nous avoit donné nt de peine ; hélas ! nous ne pûmes point en rofiter, les vagues le détachèrent et l'entraî- èrent dans la mer, après l'avoir mis en pièces ; e tems affreux dura toute la nuit, il ne cessa u'au retour du soleil.

Nous étions accourus sur le rivage pour voir i notre machine n'auroit point résisté à la tem- ête, mais nous ne la vîmes plus, elle avoit isparu ! le courage nous abandonna ; nous assâmes le reste du jour à nous désoler, à ous plaindre, sans songer à rien entreprendre le nouveau. Un autre fléau vint encore nous ccabler ; depuis que nos malheurs avoient com- nencés, nous n'avions point été malades, notre anté s'étoit conservée, et nous n'éprouvions as d'autre incommodité que notre foiblesse.

Mon nègre, pendant que nous nous affligions, avoit couru la côte pour chercher quelques coquillages, il n'en vit aucun, mais il trouva la tête et la peau d'un marsouin qu'il nous apporta. Le tout nous parut fort corrompu, mais le besoin écarte la délicatesse, et notre estomac avide demandoit cette nourriture dont la vue étoit si dégoûtante; nous la mangeâmes toute entière; une heure après nous sentîmes un mal-aise insupportable; notre estomac étoit surchargé et ne pouvoit se débarrasser de cet horrible aliment; nous eûmes recours à l'eau dont heureusement nous ne manquions pas, nous en bûmes beaucoup, elle ne nous soulagea que par degrés; nous fûmes tous incommodés d'une dissenterie cruelle qui nous fatigua pendant cinq jours.

L'idée de construire un autre radeau m'étoit venue lorsque j'avois vu le premier emporté, mais la lassitude me força de renoncer à l'entreprendre sur-le-champ, et je ne fus pas en état de le faire tant que dura notre maladie. Enfin elle finit, mais elle nous laissa tous dans une foiblesse extraordinaire. La crainte de la

ir augmenter me détermina à m'occuper sur-
champ de la construction d'un nouveau ra-
au ; il ne falloit pas attendre que l'épuise-
nt total de mes forces me mît dans la nécessité
renoncer pour toujours à ce projet. J'exhor-
madame la Couture à me seconder encore ;
e fit comme moi un effort sur elle-même,
nous nous mîmes tous à l'ouvrage à l'ex-
tion de son fils qui étoit très-mal. Nous étions
rs au 11 avril ou environ ; nous travaillâmes
s relâche et avec autant de promptitude que
tre foiblesse, qui étoit extrême, nous le per-
t ; nous n'eûmes entièrement achevé que le
au soir ; les pièces de bois que nous em-
yâmes nous donnèrent beaucoup de peine
uler, nous étions obligés de les aller cher-
r au loin, celles qui étoient le plus près de
mer avoient été employées déjà au radeau
nous avions perdu ; nous tremblions à chaque
ant que le mauvais tems ne vint interrompre
re ouvrage et le détruire avant qu'il fût ache-
; nous ne pouvions prendre aucune précau-
, il falloit l'exécuter sur le rivage, et dans
ieu le plus près de la mer, afin qu'en mon-

tant elle le mit elle-même à flot ; il nous auroit été impossible de l'y mettre nous-mêmes ; comment nous auroit-il été facile de le remuer. Le moindre nuage que nous appercevions dans le ciel, le moindre dégré de force qu'acquéroit le vent, nous faisoit frémir, et sembloient nous présager une tempête ; nous nous arrêtions alors ; nous n'osions poursuivre notre travail dans la crainte qu'une seconde fois nous ne puissions pas en profiter.

Nous nous y remettions enfin, mais c'étoit avec dégoût, avec inquiétude ; nous sacrifiâmes à ce bâtiment le reste de nos couvertures et de nos bas ; si les flots nous l'avoient encore enlevé il ne nous restoit plus aucune ressource ; aucune espérance, et nous n'aurions plus attendu que la mort.

Les craintes ne nous quittèrent point durant la nuit du 15 au 16. La sérénité du ciel nous rassuroit à peine, nous ne dormîmes point ; nous la passâmes à ramasser des provisions pour deux jours, en coquillages et en racines, à les charger sur notre radeau, résolus de partir le lendemain si nous le possédions encore

e jour vint enfin, il nous promettoit un tems
vorable, j'allois réveiller le jeune la Couture
our nous embarquer, il étoit le seul que la
tigue avoit forcé de se reposer; je l'appelle,
ne me répond point; je m'approche de lui
our le réveiller en le secouant; je le trouve
oid comme le marbre, sans mouvement, sans
ntiment! je le crus mort pendant quelques
inutes; en passant la main sur son cœur,
sentis qu'il battoit encore. Notre feu étoit
esqu'éteint; comme nous devions quitter l'île,
que nous ne pensions plus en avoir besoin,
ous ne nous étions pas donné la peine de
entretenir; j'appellai mon nègre pour le rani-
er, tandis que je cherchois à réchauffer ce
alheureux jeune homme en lui frottant les bras,
s mains et les jambes. Madame la Couture,
ui étoit éloignée, arrive dans ce moment. Qui
onrroit peindre son état, ses cris, sa douleur,
la vue de son fils expirant! Elle tomba à côté
e lui dans un évanouissement profond qui me
t trembler; occupé auprès de l'enfant, quel
ecours pouvois-je donner à la mère? Je leurs
artageai mes soins, celle-ci me sembla dans

un état aussi terrible que son fils. Le nègre avoit rallumé le feu ; je lui ordonnai de soutenir le jeune homme et de le réchauffer par degrés ; à force de soins et de mouvemens, je fis revenir la mère à elle-même ; je m'attachois à la consoler, et à lui donner de l'espérance ; elle ne m'écoutoit pas ; son fils reprit enfin connoissance ; le froid l'avoit saisi pendant la nuit, et cela, joint à l'épuisement où il étoit, l'avoit plongé dans cette léthargie qui eût terminé ses jours, si j'avois tardé un instant à le secourir.

Quelle situation étoit alors la mienne ? abandonné dans une île déserte, manquant de tout, au milieu de deux personnes dangereusement malades, ne sachant quel remède leur donner, n'ayant que des huîtres, des poissons, de mauvaises racines et de l'eau à ma portée. Dans quel moment sur-tout étoient-elles tombées dans ce funeste état ? A l'instant où nous nous préparions à quitter cette île, à nous rendre dans un lieu où nous trouverions des hommes et du secours. Il ne fallut plus songer à les embarquer ce jour-là ; la mère et le fils étoient

op foibles ; partir, c'étoit les exposer à une ort certaine ; les laisser, c'étoit une inhuma- té dont l'idée seule révoltoit mon cœur, et nt j'étois incapable ; rester moi-même avec x, c'étoit m'exposer à ne voir jamais la fin mes peines, à perdre le radeau qui m'avoit nt coûté, à le voir emporté par les flots ; tte dernière idée, que le premier malheur que ous avions éprouvé fortifioit encore, déchi- it mon cœur, et me jettoit dans un déses- oir que rien ne pouvoit calmer, et que chaque inute augmentoit. Je ne balançai pas cepen- ant, je remplis les devoirs que l'humanité 'imposoit, je me résignai à tous les maux qui 'étoient encore préparés, je les offris au ciel, t j'en attendis ma récompense.

Je courus décharger le radeau des provisions ue nous y avions placées ; mon cœur saigna ncore à la vue de cet ouvrage qui m'alloit peut- tre devenir inutile ; je songeai à l'amarrer de manière qu'il pût résister long-tems à l'impétuo- ité des flots, s'il survenoit une nouvelle tem- pête ; j'en détachai le mât, les cordages et tout e que je ne pouvois plus espérer de recouvrer,

si je venois à le perdre, et je les mis dans un lieu sûr, à l'abri de la fureur de la mer; je pris la couverture sur-tout, que je portai à nos malades, qui avoient besoin de ce meuble; je passai la journée à leur donner des soulagemens; heureux s'ils pouvoient contribuer à les rétablir, et à lever les obstacles qui s'opposoient à notre départ!

La douleur de madame la Couture, ses inquiétudes sur son fils, étoient la seule cause de son mal; je parvins à les dissiper en partie, non pas en lui donnant des espérances que je n'avois pas; car j'étois persuadé que nous perdrions le jeune homme; mais en lui inspirant du courage, et en l'exhortant à la soumission aux volontés du ciel; je croyois qu'il étoit important de la préparer ainsi par degrés au coup qui devoit la frapper, et que je n'imaginois pas être fort éloignés : en effet le jeune homme étoit dans la position la plus douloureuse; il avoit toute sa connoissance, mais sa foiblesse étoit si grande qu'il étoit forcé de se tenir couché; ses membres ne pouvoient soutenir le poids de son corps, et ce n'étoit qu'avec des efforts infi-

is qu'il se tournoit d'un côté sur l'autre ; s'il ouloit changer de place, il étoit obligé de mper et de se traîner sur le ventre.

Je veillai sans cesse auprès de lui pendant la uit, lui-même ne ferma pas l'œil ; il me par- oit quelquefois, c'étoit pour me remercier de es soins et pour me témoigner combien il étoit sensible, et le regret qu'il avoit de retar- er notre voyage ; je n'ai rien entendu de plus endre et de plus touchant que les discours qu'il ne tenoit sur ce sujet. Ce jeune homme avoit ne sensibilité profonde, un sens et une fer- neté qu'on n'a pas ordinairement à cet âge ; l se trouva très-mal vers le point du jour, il n'y avoit presque pas de minutes où je ne m'at- endisse à le voir passer ; j'avois eu la précau- ion de tenir sa mère à quelque distance de lui, fin qu'elle ne le vit point expirer, s'il venoit à rendre le dernier soupir ; ce spectacle est tou- ours affreux pour des étrangers, combien l'au- roit-il été pour une mère ! je n'aurois pas ré- pondu que madame la Couture eût conservé la fermeté que j'avois tâché de lui inspirer, et je voulois lui dérober au moins cette cruelle

image, dont l'effet est souvent moins sensible lorsqu'on ne l'a pas sous les yeux.

Le jeune homme dans ce moment me dit avec effort : pardonnez-moi les inquiétudes et les peines que je vous donne ; je n'attends plus aucun succès de vos soins, je sens que l'instant de ma mort est proche, je ne quitterai pas cette île ; quand même mes jours se prolongeroient, je ne pourrois vous suivre ; mes jambes me refuseront absolument tout service ; arrivé avec vous sur la terre ferme, je n'en serois pas plus heureux ; les endroits habités ne se trouvent pas sur la côte ; comment pourrois-je m'y rendre ? Il me faudroit rester exposé dans les bois aux bêtes farouches, et à des incommodités plus cruelles encore que celles que j'éprouve à présent. M'en croirez-vous, M. Viaud, ajouta-t-il après un instant de réflexion, partez sans m'attendre, ne vous inquiétez pas de mon sort, il ne peut être long : profitez de votre radeau, craignez de perdre avec lui l'espérance qui vous reste de vous sauver ; emmenez ma mère, ce sera une consolation pour moi ; tant qu'elle sera avec vous je ne craindrai rien pour elle,

Vous laisserez seulement auprès de moi le plus
e provisions que vous pourrez ramasser, et j'en
erai usage tant que le ciel me laissera la vie.
i vous arrivez en lieu de sûreté, vous ne m'ou-
lierez point, et vous aurez sans doute l'hu-
nanité de revenir en ce lieu me porter des se-
ours dont je profiterai, si je respire encore,
u me donner la sépulture si vous me trouvez
nort; ne me répondez point, ajouta-t-il, en
oyant que j'allois l'interrompre, ce que j'exige
st juste; il ne faut pas que l'espérance incer-
aine de me mettre en état de partir avec vous,
ous fasse risquer de périr avec moi; je suis
éterminé à périr seul, mais éloignez-vous,
auvez ma mère, et cachez-lui mon état et le
conseil que je vous donne.

Je demeurai confondu à ce discours, je n'y
épondis point, j'en étois incapable; une foule
l'idées confuses se présentèrent à mon imagi-
nation, et toutes me disoient que notre salut
lépendoit de ce conseil, que la nécessité m'or-
lonnoit de le suivre; agité de mille mouvemens
le compassion, de douleur et d'incertitude,
e me jettai sur le jeune homme que j'embrassai

avec tendresse ; je mouillai son visage de mes larmes, en vantant son courage, en l'exhortant à le conserver, sans lui parler de mes réflexions, et sans lui dire non plus que je ne pouvois céder à son avis. Il me serra les mains, en me disant de réfléchir à ce qu'il m'avoit proposé.

Je le quittai, et je fus en effet occupé de son discours : je l'admirois, mais je songeois en frémissant que c'étoit fait de nous tous, si je balançois à entreprendre un voyage qu'il paroissoit desirer. Cependant, l'idée de le laisser me désespéroit ; j'aurois pu le porter sur le radeau et lui faire partager notre fortune pendant la traversée, mais qu'en aurois-je fait quand nous serions arrivés à terre ? Il ne pouvoit se remuer, son séjour dans l'île étoit moins dangereux : il n'y avoit aucune bête féroce ; à force de m'arrêter sur cette idée, mon ame s'y accoutuma, et je l'avouerai, celle d'abandonner le jeune la Couture me parut moins terrible, mon intérêt, celui de sa mère, notre perte inévitable, me firent penser qu'une nécessité aussi pressante que celle dans laquelle

us étions ; me dispensoit de toute espèce de énagement.

Je dois cependant dire qu'au milieu de ces flexions, il s'en présentoit d'autres qui ras- roient l'humanité gémissante d'une résolution u'elle ne prenoit qu'avec peine, je pensois ue mon voyage seroit court, que j'arriverois romptement dans un lieu habité, où je pour- ois prendre un bateau et des hommes pour le enir chercher et le transporter auprès de sa ère ; ce raisonnement étoit bien hasardé : le ccès l'étoit encore davantage ; mais le mal- eur me le fit regarder comme très-solide et ès-sensé.

Cependant je ne pus me résoudre à partir e toute la journée ; le soir, le jeune la Couture e fit des reproches de mes délais : si votre sé- ur en ce lieu pouvoit prolonger ma vie, me it-il, je n'aurois rien à vous opposer : mais os efforts seront inutiles, je le sens : je puis nguir encore un jour ou deux, et pendant ce ms il peut s'élever une autre tempête, qui ous privera de votre radeau ; vous voudrez lors vous éloigner et vous n'en aurez plus le

pouvoir ; vous gémirez d'avoir différé, et vo
regrets seront d'autant plus violents que ce dé
lai m'aura été inutile ? j'aurai péri sous les yeu
de ma mère, j'emporterai en mourant l'affreus
assurance qu'elle me suivra bientôt ; je la lais
serai dans les pleurs et dans le désespoir ; c
lieu cruel qu'elle ne pourra plus quitter, m
rappellera sans cesse à son souvenir et renou
vellera la source de ses pleurs ; l'absence, l'é
loignement, le tems pourroient la consoler.
Profitez de cette nuit pour faire vos prépa
ratifs, raccommodez votre bâtiment, ramasse
vos provisions, laissez m'en une certaine quan
tité, et partez demain au point du jour : ré
veillez ma mère au moment du départ ; elle croi
ra que je ne suis plus et que vous voulez l'arra
cher à ce spectacle funeste ; ne la tirez pas d
son erreur, partez et consolez-là.

L'état de ce jeune homme, le sang froid ave
lequel il prononçoit ce discours, la nécessit
enfin tout me détermina. Je pris la couvertur
dont il étoit enveloppé, et je lui donnai à la
place une redingote que je portois par-dessus
mon habit, je me dépouillai encore de ma veste

e je lui laissai, j'allai redresser le mât de
on radeau ; j'y attachai la couverture ; pen-
nt ce tems, mon nègre fut ramasser des co-
illages, il en trouva beaucoup ; ma cargaison
bientôt prête : je l'aidai à transporter une
antité suffisante de vivres auprès du jeune la
outure, nous séchâmes plusieurs poissons au
, afin qu'ils pussent se conserver plus long-
ns, et nous les mîmes à sa portée ; le prin-
ns étoit venu, les nuits n'étoient plus fraîches,
le feu lui devenoit moins nécessaire.

Je me reposai quelques heures en atten-
nt celle de mon départ, mais je ne dormis
nt ; je parlai long-tems avec le jeune homme,
faisoit des efforts continuels sur lui-même,
ur me consoler de notre séparation et pour
recommander sa mère. Une heure avant
our il tomba dans une nouvelle foiblesse, il
dit connoissance, je ne pus réussir à le faire
enir ; dès cet instant je le regardai comme
homme mort. Le dirai-je ? Je vis dans son tré-
un bonheur pour lui, et un soulagement
ur moi ; je l'abandonnois avec moins de re-
ts : le jour vint, il respiroit encore, mais

il ne parloit plus : il me paroissoit dans les dou
leurs de l'agonie ; je ne pensai pas qu'il pût vivr
encore une demie heure ! Je mis cependant pr
de lui le plus d'alimens qu'il me fut possible ,
remplis d'eau toutes les écailles des huîtres qu
nous avions ouvertes , afin qu'il trouvât des s
cours , s'il reprenoit assez de forces pour po
voir en profiter ; mais je ne l'espérai pas ,
en remplissant ce soin , je ne doutois pas qu'il n
fut inutile : je le recommandai au ciel , et
courus auprès de sa mère que je réveillai av
peine. Ranimez votre courage , madame , l
dis-je brusquement , le ciel veut que nous no
éloignions , obéissons à ses décrets , hâton
nous : craignons un délai qui nous seroit f
neste , et qu'il ne seroit plus en notre pouvo
de réparer. Juste ciel , s'écria-t-elle ! mon f
est mort..... je n'ai déjà plus d'époux.... j
tout perdu.

Elle se tut à ces mots , elle répandit un to
rent de larmes ; je ne m'amusai pas à les essuye
je la pris avec mon nègre , et nous la tran
portâmes dans notre radeau , sans qu'elle
la moindre résistance ; J'avois craint qu'elle n

demand

mandât à voir son fils ; ce mouvement na-
rel eût pu lui être dangereux, et retarder
core notre voyage jusqu'au lendemain, la
rsuasion où elle étoit qu'il avoit rendu le der-
er soupir, l'empêcha d'y songer ; de quel se-
urs lui eût-elle été après sa mort ? Elle n'avoit
s besoin d'un spectacle de cette espèce, capa-
e de lui ôter les forces qui lui restoient, et
u'il lui étoit important de conserver.

Moi-même, quand nous eûmes gagnés le
rge, je fus persuadé que le jeune homme n'é-
oit plus ; occupé de cette idée, en gouvernant
otre bâtiment, j'adressai pour lui mes prières
u ciel, et je le conjurai en même-tems de nous
tre plus favorable.

Nous étions partis le 19 avril, si ma mémoire
ne me trompe point, nous voguâmes vers la
erre ferme sans éprouver le moindre accident,
si ce n'est beaucoup de fatigue. Notre navigation
dura douze heures ; au bout desquelles nous
prîmes terre. Notre premier mouvement fut de
rendre grace à Dieu de notre heureuse arrivée ;
nous abandonnâmes notre radeau et nous n'em-
portâmes que nos provisions, notre couverture

et les cordages que nous avions faits de nos bas. Nous nous avancâmes dans le pays que nous trouvâmes impraticable, et presque généralement inondé, cet inconvénient nous affligea, il nous fit reconnoître que le malheur ne nous quitteroit pas de si-tôt, et qu'il nous accompagneroit encore sur la terre ferme.

Le soleil alloit se coucher, la lassitude que nous éprouvions, la crainte de nous égarer pendant la nuit dans un lieu que nous ne connoissions pas, nous fit songer à chercher un endroit où nous puissions la passer avec le moins d'incommodité. Nous choisîmes un terre que son élévation mettoit à l'abri de l'humidité; trois gros arbres qui étoient à peu de distance les uns des autres, et dont les branches épaisses se joignoient, nous servirent de couvert, je tirai ma pierre à fusil que je n'avois point négligé d'emporter; et j'allumai un grand feu, auprès duquel nous mangeâmes une partie des provisions que nous avions apportées.

Nous nous attendions à reposer tranquillement, et nous en avions un véritable besoin; mais à peine nos yeux furent-ils fermés, que

ous entendîmes des hurlemens affreux qui
ous réveillèrent et portèrent l'effroi dans nos
mes, c'étoit les cris des bêtes féroces, nous les
ntendions de tout côtés, elles sembloient se ré-
ondre et nous environner, nous nous levâmes
vec une terreur dont rien ne peut rendre l'idée,
ous nous attendions à chaque minute à voir
ondre sur nous ces monstres furieux, nous por-
ions nos regards par-tout où nous entendions
eurs hurlemens, qui ne faisoient qu'augmenter.
l sembloit que ces animaux farouches s'appro-
hoient de nous, nous en jugions du moins
insi par leurs cris qui de minutes en minutes,
ous paroissoient plus violens et plus forts.

Mon nègre, dans ce moment, ne put résis-
er à sa peur, il courut à l'un des arbres sous
esquels nous étions, et s'élançant avec une
apidité inconcevable, il y grimpa sur-le champ,
t courut se cacher au sommet. Madame la
Couture l'avoit suivi, elle le prioit à mains
ointes de la tirer avec lui, et de l'aider à ga-
gner cet asyle, en vain je l'appellois, et lui disois
de ne pas s'éloigner du feu dont les bêtes fé-
roces ne s'approcheroient pas, et que je tâchois

d'augmenter en y jettant beaucoup de bois, elle ne m'écoutoit point, elle continuoit à pleurer, à supplier mon nègre que sa propre frayeur rendoit sourd à sà voix. Je tâchois vainement aussi de me faire entendre, et je n'osois courir auprès d'elle pour la ramener, je craignois de m'écarter du feu qui faisoit ma sûreté. Dans un instant je l'entendis pousser un cri terrible et crier Au secours, M. Viaud je suis perdus. Je ne pus me résoudre à l'abandonner, je saisis un gros tison enflammé, et mon zèle, supérieur à mon effroi, me conduisit de son côté : je la vis accourant de toutes ses forces, et poursuivie par un ours d'une grosseur démesurée, qui s'arrêta à mon aspect. J'avouerai que sa vue me fit frémir de la tête aux pieds : je m'avançai d'un pas chancelant en lui présentant mon tison : je joignis madame la Couture, et je la ramenai à notre brasier, où l'ours ne nous suivit pas. Je le lui fis observer, en lui apprenant que l'on se servoit du feu avec succès pour écarter les monstres des forêts. L'ours qu'elle vit de loin immobile, et nous regardant d'un œil étincelant, la persuada de la vérité de ce que je disois et la rassura,

L'arbre sur lequel étoit monté mon nègre
toit à quelques pas de nous ; sa terreur ne lui
voit pas permis de choisir, il n'avoit pas même
ait attention qu'il y en avoit un beaucoup plus
roche : je l'entendis bientôr pousser à son tour
n cri horrible : je portai mes regards de ce côté,
e feu que j'avois allumé étoit très-flamboyant,
l m'aida à voir l'ours qui s'étoit dressé contre
'arbre sur lequel s'étoit réfugié ce malheureux,
t qui se disposoit à y monter. Je ne savois com-
ment m'y prendre pour les secourir, je lui criai
le monter au sommet de l'arbre, de chercher
les branches les plus pliantes, mais qui fussent
capables de le soutenir, et où il ne fut pas pos-
sible à l'ours de le joindre, car ces animaux,
guidés par leur instinct, s'attachent autant qu'il
est possible aux branches les plus grosses, et
craignent de se fier à celles qui plient sous leurs
corps ; je m'avisai en même-tems de lancer au-
près de cet arbre de gros tisons allumés, qui
pussent effrayer l'animal et l'engager à quitter
son entreprise. J'en jettai plusieurs avec tant d'a-
dresse et de bonheur, qu'ils s'arrêtèrent au pied
de l'arbre, se croisèrent les uns sur les autres

en tombant, et continuèrent d'y brûler comme dans notre feu qui, par le soin que j'avois pris, étoit devenu un bûcher vivement enflammé. La clarté que jettèrent ces brandons, éblouirent l'ours qui redescendit avec précipitation, en prenant le côté du tronc qui leur étoit opposé, et s'éloigna sur-le champ.

Il ne fallut pas songer à dormir de toute cette nuit, c'étoit une chose impossible avec l'épouvante que nous inspiroient les bêtes farouches, dont les hurlemens étoient continuels et redoubloient de momens en momens. Jamais je n'ai rien entendu de si terrible et de si affreux; plusieurs ours s'approchèrent encore de nous, et à une distance assez peu éloignée pour que nous puissions les appercevoir à la clarté de notre feu; nous découvrîmes aussi des tigres qui nous parurent d'une grosseur extraordinaire, peut-être la crainte nous les montroit elle ainsi, il y en eut un qui s'avança même beaucoup malgré nos cris, quelques brandons allumés que nous lançames de son côté, l'obligèrent de s'éloigner, mais ce ne fut pas sans avoir jetté des cris furieux auquels tous ces monstres répondirent.

Pour nous débarrasser de la visite que d'au-
es auroient été tentés de nous faire encore, et
e plus près, nous jettâmes beaucoup de tisons
une certaine distance autour de notre grand
u, de manière que nous en étions presque en-
ironné. Cette précaution, en forçant ces ani-
aux à s'écarter loin de nous, les déroboit à
otre vue et diminuoit par-là nos frayeurs ;
ais nous ne pûmes le faire qu'au dépens de
otre bûcher, le bois qui le composoit étoit
resque tout consumé, et nous craignions fort
u'il ne le fût entièrement avant le jour ; mais
euseusement la nuit étoit plus avancé que nous
e le croyions, les hurlemens qui nous avoient
fort épouvantés, diminuèrent, s'éloignèrent
cessèrent enfin aussitôt que le jour parut ;
s bêtes féroces, à son approche, rentrèrent
ans leurs repaires, pour n'en sortir que lors-
ue les ténèbres ont pris sa place.

Je profitai de ce moment pour ramasser quel-
ues pièces de bois que je jettai encore dans notre
u, j'appelai ensuite mon nègre, que j'eus bien
e la peine à faire descendre de l'arbre où il s'é-
oit caché, et qui vint enfin plus mort que vif.

Après la fatigue et l'effroi de la nuit, nous n
pouvions nous remettre sur-le-champ en route
nous avions besoin de repos, et nous le cher
châmes; notre agitation ne nous permit pas d
le trouver facilement, nous sommeillâmes plu
tôt que nous ne dormîmes jusqu'à midi. Alo
nous prîmes un léger repas qui consomma l
reste de nos provisions; nous nous mîmes en
suite en route, et nous marchâmes du côté d
l'Est, dans le dessein de nous rendre à St Ma
des Apalaches, espérant de rencontrer dan
notre marche quelques sauvages qui daigne
roient nous guider, nous fournir quelque
vivres, ou nous donner la mort, nous n'e
avions rien de pis à craindre, et nous aurion
mieux aimé mourir tout d'un coup, que de viv
comme nous avions vécu, passant de malheu
en malheurs, exposés à périr par la faim, o
sous la dent des monstres.

Nos forces ne nous permirent pas de fai
beaucoup de chemin, notre journée se born
à une marche d'une heure et demie; nous no
hatâmes de faire halte avant l'entier épuisemen
de nos forces; encore pleins de l'effroi de

ille, nous voulions avoir le tems et le courage
faire le plus grand amas de bois, nous en
tassâmes autant que nous pûmes dans un lieu
ué comme celui où nous étions arrêtés la
ille ; après avoir préparé notre bucher, sans
mettre le feu, j'en disposai douze autres à
ntour, à vingt pas de distance et dans un égal
oignement les uns des autres ; nous devions,
r cette précaution, en être entourés de tous les
tés, elle nous parut la plus sûre pour nous
rantir des attaques des bêtes féroces.

La crainte étoit le premier sentiment qui avoit
clamé nos soins, il falloit qu'il fût bien puis-
nt, puisqu'il étoit supérieur à notre faim.
ous songeâmes enfin à chercher de quoi la con-
nter ; le terrein sur lequel nous étions étoit
trêmement stérile, nous n'y voyons ni coquil-
ges, ni racines bonnes à manger, toutes nos
rquisitions furent inutiles : nous ne dé-
uvrîmes rien qui pût nous servir d'aliment ;
op heureux de trouver une eau bourbeuse,
ais douce et dont nous bûmes beaucoup, ce
t toute la nourriture que nous prîmes ce soir-là.

Dès que la nuit parut, je fis du feu et j'allumai

tous nos buchers, je n'avois pas voulu le fair
plus tôt, parce qu'il nous étoit inutile, et qu
je voulois ménager le bois que j'avois amass
avec peine, afin qu'il durât jusqu'au jour. Nou
nous couchâmes aussi-tôt, afin de goûter quel
ques heures de sommeil, avant que les bêtes farou
ches se se répandissent dans la plaine et vinsser
nous troubler par leurs hurlemens. Elles n
nous interrompirent en effet qu'à minuit ; nou
dormîmes très-profondément jusqu'à ce mo
ment, notre lassitude nous empêcha de les en
tendre plus tôt, et j'en juge ainsi par le bru
effroyable qu'elles faisoient à l'instant de not
réveil, on eût dit que tous les monstres sau
vages du nouveau monde s'étoient réunis dan
ce désert pour nous épouvanter par leurs cris
nous distinguions ceux des différentes espèces
les rugissemens des lions nous parurent su
tout épouvantables, ils perçoient par dessus
bruit que faisoient les autres animaux, nous l
entendîmes à une distance peu éloignée, il sem
bloit qu'ils étoient autour de nous, et que nou
n'en étions séparés que par nos feux, c'éto
une barrière que nous nous savions bon gré

r avoir opposée, aucun n'en approcha
ssez près pour se laisser distinguer, et ce
un bonheur pour nous, car, étourdis comme
is l'étions de leurs hurlemens qui les
onçoient en si grand nombre, nous n'au-
ns pu soutenir leur vue, un seul que nous
ions apperçu, nous auroit fait craindre l'ap-
che d'un plus grand nombre, et nous au-
is succombé à notre effroi.

Madame la Couture et mon nègre furent
s un état affreux, je les vis plus d'une fois
s à s'évanouir; ma terreur n'étoit assuré-
it pas moindre que la leur et j'osai cependant
parler pour les rassurer. Hélas! en les
rtant au courage, j'avois perdu le mien,
sueur froide couloit de tout mon corps,
is saisi, et le feu auprès duquel j'étois me
l'un grand secours.

e jour, en écartant les bêtes féroces, mit
nos allarmes, elles avoient suspendu le
ment de la faim; nous l'éprouvâmes dans
us grande violence aussi-tôt que nos craintes
it dissipées; c'est ainsi que nous souffrions
nativement les maux les plus cruels; le be-

soin de manger, l'impossibilité de le satisfai
sont assurément les plus insupportables, nou
essayâmes de tout ce qui se présentoit à no
yeux, nous ramassions de la terre; nous la po
tions dans notre bouche, et nous la rejettio
aussi-tôt.

Nous ne pensâmes point à nous reposer
matin comme nous avions fait la veille, no
marchâmes dans l'espérance de rencontrer que
que chose, nous goutâmes de toutes les plant
que la terre produisoit dans ce désert, mais c
toit des espèces de bruyères, des ronces sa
feuilles dont la tige étoit un bois dur que n
dents avoient de la peine à broyer et que no
ne pouvions avaler ensuite. Chaque essai q
nous faisions avec aussi peu de succès, no
arrachoit des larmes et augmentoit notre dés
poir. A une heure après midi nous nous ar
tâmes accablés de douleur et hors d'état de po
voir aller plus avant, nous nous couchân
sur la terre, incertains si nous aurions la
culté de nous relever, en attendant la mo
l'appelant par nos cris, et mettant en elle t
notre espoir.

M

Mon nègre qui étoit aussi foible que nous, nimé par la fureur du besoin, se lève et court un arbre dont les branches étoient peu élevées auxquelles il pouvoit atteindre en élevant les as. Il en arrache les feuilles et les dévore avec ne avidité qui nous étonne et qui nous fait naginer que ces feuilles ont un goût délicieux, idée qu'elles peuvent servir de nourriture leur onne à nos yeux un air appétissant, nous volons rès mon nègre pour partager son triste repas, otre imagination prête à ces feuilles une sa- eur qu'elles n'ont pas. Nous ne les mangeons oint, nous les dévorons, ce met charge notre stomac sans le rassasier, après en avoir pris eaucoup, nous songeons que la quantité eut nous être nuisible, et nous nous imposons loi d'être sobres.

Contens de ce repas, que nous supposions ourrissant, nous travaillons à nous mettre en tat de passer la nuit, nous ranimons nos forces our préparer des buchers comme la veille, nous ous mettons tous à cet ouvrage, l'abondance e bois sec qui est répandu autour de nous facili- te ce travail; il est bientôt fini, nous nous as-

seyons en attendant l'heure d'y mettre le feu
mais à peine fûmes-nous reposés une heure
que nous nous sentîmes tous très-mal ; les feuill
que nous avions mangés causèrent un ravag
affreux dans nos estomacs. Nous courûmes
l'eau, nous nous traînâmes avec effort aupr
d'une source voisine à laquelle nous arrivâm
avec bien des difficultés, à peine eûmes nous b
que nous nous sentîmes extrêmement gonflés,
sembloit que ces feuilles étoient des éponges
nous essuyâmes un vomissement qui nous e
débarrassa par degrés, avec des convulsion
horribles, et nous ne les rendîmes pas san
beaucoup de sang.

Nous demeurâmes long-tems sans force et pres
que sans mouvement auprès de cette source
croyant toucher à notre dernière heure, inca-
pables de nous en éloigner. Le soleil en se cou-
chant nous laisse dans cette situation déplora-
ble, la nuit s'avançoit, nous n'avions pas l
faculté de nous remuer, nous gémissions de n
pouvoir retourner à nos feux et les allumer
nous nous représentions déjà les bêtes féroce
fondant sur nous et nous dévorant, cette ap-

réhension augmentoit encore notre foiblesse, ous soupirions, nous versions des larmes, ous proférions quelques plaintes, nous n'a- ions pas la force de pousser des cris.

La nuit parut tout-à-fait et augmenta notre ffroi ; nous essayâmes de nous traîner encore ers nos buchers, nous fîmes les plus grands fforts pour y réussir, et nous frémissions des bstacles que nous éprouvions : nous nous y endîmes enfin, mais nous étions épuisés. A eine puis-je frapper des coups assez forts sur na pierre, pour en tirer des étincelles, Je par- ins difficilement à les recevoir sur une man- hette que madame la Couture avoit arrachée le sa chemise, et lorsque je l'eus enfin allumée, e me vis presque sur le point de renoncer à 'espoir de le communiquer à quelques mor- ceaux d'écorces sèches et à des feuilles, ni les uns ni les autres nous ne pouvions souffler pour les enflammer, ce travail nous tint près d'une demie heure, nous jettâmes ces écorces allu- mées sur notre bois, qui s'enflamma heureuse- ment sans difficulté.

Le bruit affreux que nous avions entendu les

nuits précédentes, recommença dans l'éloigne
ment ; nous nous félicitions d'être parvenus à
faire du feu, nous en sentîmes la nécessité
pour nous rassurer tout-à-fait, il falloit allu-
mer les autres que nous avions dressés autou
de nous, nous fîmes de nouveaux efforts pou
cela, nous nous partageâmes cette besogn
et chacun ayant pris deux brandons dans chaque
main, alla les jetter dans différens buchers,
et vint en prendre de nouveaux pour allu-
mer les autres. La peur qui nous animoi
nous donna les forces et l'activité nécessaires ;
nous demeurâmes même moins de tems à cette
opération que notre foiblesse n'en sembloit
exiger. A peine l'eûmes nous finie, que les cri
que nous avions entendus s'approchèrent de
nous, retentirent de toutes parts et à une très-
légère distance.

Combien alors nous sentions-nous heureux
d'avoir pu allumer nos feux, et de nous trou-
ver au moins en sûreté sous leur abri! Nous les
avions beaucoup multipliés ce soir-là, et ce
soin nous avoit rendu plus tranquilles, il ne
nous empêcha cependant pas de sentir la plus
vive épouvante, elle étoit augmentée par la foi-

lesse où nous étions, et par le besoin de nour-
iture; celle que nous avions prise nous avoit
ncore plus affoiblis, elle nous avoit horrible-
ment fatigués; sur la fin de la nuit nous nous
endormîmes cependant, ce fut l'épuisement
qui en fut sans doute cause.

Nous ne nous réveillâmes qu'au grand jour,
un peu reposés à la vérité, soulagés en partie,
mais tourmentés plus vivement par le besoin
dévorant de la faim. Nous regardâmes avec un
frémissement et un dégoût, supérieur encore au
besoin, l'arbre dont les feuilles nous avoient
semblé si appétissante la veille et qui nous
avoient mis à deux doigts de la mort; nous nous
levâmes pour continuer notre route, dans l'es-
poir de faire enfin quelque découverte plus heu-
reuse qui nous soutînt; nous fîmes, comme le
jour précédent, divers essais de différentes subs-
tances, mais avec aussi peu de succès, nous ne
rencontrions plus que des arbres et des arbris-
seaux qui ne nous fournissoient rien.

La faim cependant devenoit plus vive, l'espoir
de la soulager nous soutenoit à chaque pas, et
nous fit continuer notre marche jusqu'après

midi, nos regards erroient autour de nous, et s'élançoient dans le plus grand éloignement sans pouvoir rien découvrir, nous étions sur une hauteur d'où nous appercevions de tous côtés un horizon immense; à droite étoit la mer, un bois sur notre gauche, qui s'étendoit à perte de vue et devant nous, sur le chemin que nous devions prendre, une plaine aride et déserte, où l'œil n'appercevoit que les traces des bêtes féroces et rien qui pût nous nourrir. Cette perspective nous jetta dans le désespoir le plus amer, notre ame abattue perdit tout courage, nous ne songeâmes plus à continuer notre route, puisque nous ne voyons pas à quoi elle devoit aboutir, et qu'il n'y avoit pour nous aucune apparence de consolation ou d'alimens.

Nous descendîmes vers la gauche, nous dirigeâmes nos pas vers la forêt, elle n'étoit pas éloignée, son épaisseur nous fit trembler, les arbres étoient pressés les uns contre les autres, on ne pouvoit passer entre eux que dans certains endroits, le chemin qu'on eût voulu y tenir, y finissoit après quelques pas, et l'on trouvoit d'autres passages qui souvent ramenoient à

entrée et quelquefois auroient pu conduire le oyageur plus loin dans l'intérieur, où il se se- oit égaré, sans espoir d'en sortir jamais, et ir d'y périr victime de la faim ou des bêtes fé- oces.

Aucun de ces arbres n'offroit quoi que ce oit à nos yeux pour notre subsistance, la plu- art portoient des feuilles de l'espèce de celles ui nous avoient causé tant de mal. C'en est ait, m'écriai-je avec le sentiment de la plus ive douleur, c'en est fait, il faut mourir, ous ne pouvons plus soutenir notre misérable vie.

Je me jettai à terre en prononçant ces mots, madame la Couture se mit à côté de moi, mon nègre se plaça à nos pieds et à quelques dis- tance; nous répandions tous des larmes, nous ne nous regardions pas, nous observions un silence farouche, nous étions ensevelis dans des réflexions funestes, nous nous devinions mu- tuellement, nous n'avions pas besoin de nous les communiquer, elles ne rouloient que sur notre affreuse situation.

Dans ce moment les plus noires idées m'a-

gitoient. Est-il quelqu'un me disois-je, qui jamais se soit vu réduit à la même extrémité que moi ? Quel homme s'est trouvé dans un désert manquant de tout, et prêt à succomber sous la faim ? Il me vint aussitôt à l'esprit les aventures de quelques voyageurs qui, éloignés de leur route par la tempête, retenus dans des mers inconnues par des vents contraires, surpris quelquefois par des calmes, ont vu épuiser leurs provisions sans pouvoir les renouveller ; je songeai qu'après avoir souffert la faim jusqu'à la dernière extrémité, ces malheureux n'avoient pas eu d'autres ressources que de sacrifier l'un d'eux pour le salut de tous, et que le sort avoit choisi quelquefois la victime qui devoit, en perdant la vie, soutenir celle de ses compagnons, en leur donnant son corps même pour aliment.

Oserai-je vous l'avouer, mon ami, vous allez frémir en lisant ce qui me reste à vous apprendre ; mais croyez que votre terreur n'est pas encore égale à la mienne, voyez à quel excès le désespoir et la faim peuvent nous porter, et plaignez-moi des malheurs auxquels j'ai été exposé.

Lorsque ces aventures terribles se présen-
rent à mon imagination, mes yeux égarés
mbèrent sur mon nègre; ils s'y arrêtèrent
vec une espèce d'avidité; il se meurt, m'é-
riai-je avec fureur, la mort la plus prompte
eroit un bienfait pour lui, il va y succomber
ntement, tous les efforts humains sont insuf-
sans pour l'en garantir, pourquoi sa mort ne
ne seroit-elle pas utile?

Cette réflexion affreuse, je l'avouerai, ne ré-
olta pas mon imagination, ma raison étoit alié-
ée, elle éprouvoit la foiblesse de mon corps;
a faim me pressoit, je souffrois des déchire-
mens cruels dans mes entrailles, le desir de les
appaiser me dominoit tout entier, les moyens
étoient impossibles, il n'y avoit que celui-là:
mon ame troublée étoit incapables de réfléchir
et d'examiner, elle formoit des souhaits hor-
ribles et me fournissoit mille sophismes pour les
justifier.

Quel mal ferai-je, continuai-je encore? il
est à moi, je l'ai acheté pour me servir; quel
plus grand service peut-il jamais me rendre?
madame la Couture agitée des mêmes idées fu-

nestes, avoit entendu ces derniers mots, elle ignoroit les réflexions qui les avoient amenés et les raisonnemens qui les avoient précédés ; mais le besoin l'éclairoit ; elle m'appella d'une voix foible, je jettai les yeux sur elle, elle porta les siens sur mon nègre, et me le montrant de la main, elle les retourna sur moi d'une manière terrible, et fit un geste plus expressif encore et que j'entendis.

Il sembloit que ma fureur attendoit le moment où elle seroit avouée par un conseil, je n'hésitai plus, ravi de la voir penser comme moi je me crus justifié : je me lève avec précipitation, et saisissant un bâton noueux, dont je me servois pour m'appuyer dans nos marches, je m'approche du nègre qui étoit assoupi, et je lui en décharge un coup violent sur la tête ; il le tira de son assoupissement et l'étourdit, ma main tremblante n'osa pas redoubler, mon cœur frémit, l'humanité gémissante y poussa un cri qui m'ôta la force de continuer.

Le nègre revenant à lui, se leva sur ses genoux, joignit les mains, et me regardant d'un air troublé, me dit d'un ton languissant, et avec

ccent de la douleur : *Que fais-tu mon aître ?.... Que t'ai-je fait ?... Grâce au moins ur la vie.*

Je ne puis résister à mon attendrissement : es larmes coulèrent ; pendant deux minutes me fut impossible de répondre et de prendre n parti : les déchiremens de la faim étouf- rent enfin en moi la voix de la raison ; un i lugubre, un nouveau coup d'œil de ma com- agne, me rendirent toute ma fureur, égaré, ors de moi-même, plein d'un transport inoui, me jette sur ce malheureux, je le précipite terre, je pousse des cris pour achever de m'é- ourdir, et pour m'empêcher d'entendre les siens ui auroient détruit ma cruelle résolution, je ui lie les mains derrière le dos, j'appelle ma ompagne qui vient m'aider dans cette barbare pération ; elle appuye un genou sur la tête le l'infortuné, tandis que moi, je tire mon couteau, je l'enfonce de toutes mes forces dans a gorge, et j'y fais une ouverture très-large, ui le prive sur-le-champ de la vie.

Il y avoit un arbre renversé auprès de nous, j'y traînai le nègre, je l'y plaçai dessus en tra-

vers, pour faciliter l'écoulement de son sang
madame la Couture me prêta encore la mai
dans cette circonstance.

Ce coup horrible avoit épuisé nos forces
notre fureur, nos yeux se détournèrent ave
effroi, de ce corps sanglant qui vivoit le mo
ment d'auparavant ; nous frémîmes de ce qu
nous venions de faire, nous courûmes rapide
ment à une source voisine, pour y laver no
mains sanglantes que nous ne regardions plu
qu'avec horreur ; nous tombâmes à genoux
pour demander pardon au ciel de l'acte d'inhu
manité que nous venions de commettre ; nou
le priâmes aussi pour le malheureux que nou
venions d'égorger.

Combien la nature réunit les extrêmes ? Qu
de sentimens opposés nous agitèrent en un ins
tant ! La piété succédoit à la férocité ; celle c
reprit bientôt ses droits. La faim pressante inter
rompit nos prières : grand Dieu, nous écriâmes-
nous ! vous voyez notre situation et notre mi
sère épouventable, c'est-elle qui a ordonné le
meurtre que nos mains ont commis : pardonnez
à des infortunés, et bénissez au moins la nour
ritur

ture affreuse qu'ils vont prendre : ne leur refu-
ez pas funeste, elle leur a suffisamment coûté.

A ces mots, nous nous levons, nous allu-
ons un grand feu, nous consommons enfin
otre action inhumaine : oserai-je entrer dans
es détails, ils me révoltent au seul souvenir :
on, mon ami, je n'ai jamais été barbare que
ans ce tems, hélas! je n'étois pas né pour l'être,
ous me connoissez assez, pour que je n'aie
as besoin d'apologie auprès de vous ; vous
levez être mon seul lecteur, et je supprime-
ois cette partie de mon histoire, si j'imaginois
ue j'en aurois jamais d'autres : quelle idée
e formeroient-ils de mon caractère ? De quelles
trocités ne me soupçonneroient-ils pas capable ?
C'est d'après un oubli de ma raison, occasion-
né par les plus grands malheurs, qu'ils pré-
tendroient peut-être m'apprécier ; peu seroient
assez justes pour méditer sur mes infortunes, et
pour sentir que celles de l'espèce des miennes
sont faites pour opérer de grands changemens
dans le naturel des hommes, et que les écarts
auxquels elles peuvent les livrer, ne doivent
pas leur être imputés à crimes.

Aussi-tôt que notre feu fut prêt, j'allai cou
per la tête du nègre ; je l'attachai au bout d'u
bâton, et la plaçai devant le brasier, où j'e
soin de la retourner souvent pour la faire cui
également. Notre faim ne nous permit poi
d'attendre que cette cuisson fût entière, no
la dévorâmes en peu de tems, et après no
être rassassiés, nous nous arrangeâmes pou
passer la nuit dans ce lieu, et pour nous cou
vrir des atteintes des bêtes féroces. Nous no
attendions que leur approche nous empêche
roit de dormir, et nous ne nous trompâme
point : nous passâmes la nuit à dépecer par mor
ceaux la chair de notre nègre, à la faire grille
sur des charbons, à la passer à la fumée pou
la rendre propre à se conserver : ce que la fain
nous avoit fait souffrir, nous faisoit craindr
d'y être exposés encore, et nous ne pouvion
l'éviter qu'en nous assurant des provisions qu
pussent durer long-tems. Nous restâmes encor
le lendemain et la nuit suivante dans le mêm
lieu, pour finir nos préparatifs. Pendant ce tem
nous fûmes très-économes de nos alimens, e
nous ne mangeâmes que ce qu'il étoit difficile

conserver, et que par conséquent nous ne uvions pas emporter avec nous. Nous fîmes usieurs paquets du reste que nous envelop- mes dans des mouchoirs qui nous restoient, ns des morceaux de l'étoffe de nos habits, nous les attachâmes sur nous avec les cor- ges de notre radeau.

Le 24 avril, ou environ, nous nous remîmes chemin : le séjour que nous avions fait nous oit reposés ; la nourriture que nous avions ise nous avoit rendu des forces, sûrs de n'en s manquer de quelque-tems, nous ne crai- mes point de nous engager au milieu du sert qui nous avoit paru si terrible le jour nous avions donné la mort au nègre : notre yage se fit avec lenteur ; nous ne nous re- mes pas en route tous deux seuls, sans re- retter le compagnon qui nous suivoit aupa- vant, et dont nous portions les tristes restes vec nous, nous marchâmes plusieurs jours vec beaucoup de fatigues et d'embarras, à ravers des joncs voisins de la mer, ou au mi- ieu des ronces, des épines, et d'autres plantes non moins dangereuses, qui nous mettoient es pieds et les jambes en sang.

Cette incommodité, moins terrible que
faim, ne laissa pas de nous retarder souven
les piqûres des moustiques, des maringouins
et de la multitude des autres insectes que l'o
rencontre sur ces côtes, nous avoient défigu
rés de manière que nous n'étions plus recon
noissables ; notre visage, nos mains, n
jambes étoient couverts de ces piqûres qui l
avoient prodigieusement enflés. Pour les évite
s'il étoit possible, nous nous rendîmes sur
bord de la mer, résolus de le suivre désorma
dans l'espérance d'y faire aussi quelquefo
d'heureuses découvertes, qui nous procura
sur-le-champ quelques vivres, ménageroie
ceux que nous portions. Nous ne fûmes poi
trompés dans cette attente, lorsque la m
étoit basse et que le tems étoit beau, no
trouvions quelquefois sur le sable, de peti
coquillages et de petits poissons plats, q
nous prenions à l'aide d'un bâton pointu p
un bout avec lequel nous les percions, ma
nous n'en avions jamais suffisamment pour no
rassasier, et nous en trouvions encore trè
rarement ; c'étoit cependant un secours q

'étoit pas à dédaigner, et que nous recevions le la providence avec des cœurs touchés et econnaissans.

Je ne puis vous donner, jour par jour le étail de cette route pénible que nous suivions vec constance et dont le terme sembloit s'éloigner. Les joncs dont le bord de la mer étoit couvert dans plusieurs endroits et à travers lesquels nous étions contraints de passer, nous étoient aussi funestes que les ronces que nous avions voulu fuir ; ces joncs secs et cassés par les vents nous déchiroient les jambes et les entamoient de la manière la plus cruelle ; les bêtes féroces nous effrayoient toutes les nuits et ce que nous trouvions de plus affreux, c'étoit la nécessité de manger souvent de l'horrible mets que nous avions préparé ; notre fureur s'étoit appaisée avec la faim ; la raison avoit repris son empire, elle frémissoit à l'idée seule d'une nourriture humaine ; nous n'y recourions qu'à l'extrêmité, lorsque nous ne trouvions absolument rien, et que la faim renaissante faisoit disparoître le dégoût.

Un soir, comme nous faisions notre halte

ordinaire, je me sentis si foible qu'à peine eus-je la force de ramasser le bois nécessaire pour notre feu, il me fut impossible de préparer des bûchers autour de notre asyle, comme je le faisois toutes les nuits ; mes jambes prodigieusement enflées ne pouvoient plus me sontenir ; j'imaginai de suppléer à ces bûchers, en mettant le feu aux joncs et aux bruyères, le vent qu'il faisoit ne pouvoit manquer de l'étendre, cela suffisoit pour écarter les bêtes féroces, il devoit en résulter un autre avantage pour notre voyage, c'est qu'il dépouilleroit notre chemin de ces joncs incommodes, et que nous pourrions marcher plus facilement sur le rivage en suivant la trace du feu. Effectivement le lendemain, le feu nous avoit marqué notre route, je regrettai de ne m'être pas avisé plutôt de cet expédient qui nous auroit préservés des blessures que nous avions aux jambes, qui nous faisoient beaucoup souffrir et nous obligeoient de faire de très-petite journées.

Nous trouvâmes aussi sur notre chemin quelques provisions qui nous furent très-agréables,

c'étoient deux serpens à sonnettes, l'un en avoit 14 et l'autre 21, ce qui fait connoître facilement leur âge, si réellement il leur croît une sonnette à la fin de chaque année ; ils étoient très-gros, le feu les avoit surpris pendant leur sommeil et les avoit étouffés, ces serpens nous fournirent des alimens frais pour toute cette journée et la suivante ; nous séchâmes aussi une partie de leur chair pour la conserver, et nous la joignîmes aux provisions que nous avions déjà.

Dans le cours de notre voyage, je trouvai encore l'occasion de les augmenter. J'apperçus un matin, dans une mare d'eau voisine, un cayman (1) endormi, je m'en approchai pour le reconnoître, la vue de ce monstre ne m'inspira aucune terreur, quoique je susse combien il est dangereux ; la seule idée qui se présenta à mon imagination, fut que si je pouvois le tuer, ce seroit un supplément considérable à nos alimens. J'hésitai un moment à

(1) C'est une espèce de crocodile, celui dont je parle étoit de douze pieds de long.

l'attaquer, mais ce ne fut pas la crainte qui m'arrêta, ce fut l'incertitude de la manière dont je devois m'y prendre.

Je m'avançai avec mon bâton qui étoit d'un bois dur et pesant, je lui en déchargeai précipitamment trois coups sur la tête, avec une telle vigueur que je l'étourdis au point qu'il ne pût se jetter sur moi, ni fuir; il ouvrit seulement une gueule affreuse, dans laquelle j'enfonçai promptement le bout de mon bâton qui formoit une pointe assez aigüe, je trouvai la gorge que je traversai, et baissant aussi-tôt l'extrémité de mon arme sur la terre, j'y tins le monstre comme cloué; il faisoit des bonds et des mouvemens si affreux, que si mon bâton n'avoit pas été fortement assujetti dans le sable et à une certaine profondeur, il m'eût été impossible de contenir cet animal farouche, et j'aurois été la victime de ma témérité.

J'employois toutes mes forces pour le retenir, j'étois dans une position fatiguante qui ne me permettoit pas de faire d'autre mouvement pour achever de tuer le monstre; j'appellai madame la Couture, en la priant de venir me secourir,

ais elle n'osa pas le faire ; elle fut seulement
e chercher un morceau de bois de trois ou
uatre pieds de long et me l'apporta ; je m'en
ervis pour achever d'étourdir l'animal, en le
rappant d'une main et en tenant mon bâton de
'autre ; dès qu'il ne fit presque plus aucun mou-
vement, ma compagne rassurée prit ma place,
et pouvant alors employer mes deux mains, j'a-
chevai de casser la tête au cayman, et je lui
coupai la queue.

Ce triomphe me coûta beaucoup de peine,
et m'en dédommagea ; nous ne songeâmes point
à poursuivre notre route de ce jour-là, nous
nous occupâmes à faire un bon repas et à pré-
parer la chair du cayman, comme nous avions
fait de celle de notre nègre ; nous la coupâmes
par morceaux de la grandeur de la main, afin
qu'ils séchassent plus facilement, et nous re-
tinssent moins long-tems. La peau me servit
à faire des souliers à la sauvage pour madame
la Couture et pour moi ; nous nous envelo-
pâmes les jambes d'un autre morceau de cette
peau qui nous tint lieu de bottines et nous ga-
rantit de la piqûre des insectes qui nous avoient

tant fait souffrir, et que leurs aiguillons ne pouvoient pénétrer ; d'autres morceaux servirent à couvrir nos mains et notre visage, nous nous fîmes des espèces de masques que nous trouvâmes d'abord incommodes, mais qui nous préservant encore des morsures, nous rendirent le plus grand service.

Tels furent les secours différens que nous tirâmes de notre cayman, nous passâmes tout ce jour et la nuit suivante à ces préparatifs ; nous ne voulûmes point dormir, et nous renvoyâmes à la nuit suivante le soin de goûter quelque repos ; nous craignions d'allonger notre voyage par des séjours, il étoit déjà assez long par les petites journées que nous étions contraints de faire. Le lendemain notre marche fut arrêtée au bout d'une heure, par une rivière qui se jettoit dans la mer ; elle étoit peu large, mais son courant étoit très-rapide : j'examinai si nous pourrions la traverser, je me deshabillai et j'allai la sonder, je trouvai des obstacles insurmontables, la profondeur de l'eau qui obligeoit de se mettre à la nage, la force du courant qu'il étoit difficile de couper, et

qui infailliblement m'auroit entraîné dans la mer ; quand j'aurois pu vaincre ces difficultés, madame la Couture ne l'auroit pu elle-même ; je revins à terre avec un chagrin inconcevable, il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que celui de remonter cette rivière, en suivant le bord, jusqu'à ce que nous trouvassions son cours plus tranquille, ou quelque haut fond qui rendit le trajet plus aisé.

Nous recommençâmes à marcher, deux jours entiers s'écoulèrent et nous ne vîmes rien qui nous donnât de l'espérance. Plus nous allions, plus la rivière nous paroissoit impraticable ; nos inquiétudes et notre désespoir augmentèrent, nous désespérions déjà de quitter le pays, nous n'avions rencontré aucun aliment pendant ce tems, nous avions été en conséquence forcés de recourir au cayman, laissant le nègre pour la dernière extrêmité ; nous tremblions d'épuiser nos provisions avant d'être arrivés dans quelque lieu habité, et de ne trouver aucun moyen de les renouveller.

Effrayés du passé, incertains de l'avenir, et de la durée de nos infortunes, nous pas-

sions les heures à espérer, à gémir, à déses-
pérer ensuite ; la vue d'une rivière toujours ra-
pide ajoutoit à notre lassitude, l'impossibilité
de la traverser, la nécessité de marcher en-
core, sans savoir quand nous trouverions un
lieu favorable, nous ôtoit le courage.

Sur la fin du second jour que nous suivions
cette rivière, je trouvai sur le bord avec mon
bâton, une tortue qui pouvoit peser environ
dix livres, cette nouvelle ressource, que la
providence nous envoyoit, suspendit les mur-
mures qui nous échappoient à chaque instant,
et les changea en actions de graces ; nous
avions vu auparavant une grosse poule d'inde,
qui venoit boire tous les soirs et tous les ma-
tins à notre vue, et qui paroissoit avoir son
nid dans les environs, mais nous le cherchâmes
en vain ; l'espoir de trouver un aliment très-
sain dans ses œufs, nous avoit fait faire les
recherches les plus exactes, elles ne nous réus-
sirent point ; c'étoit un chagrin pour nous,
qui ne contribuoit pas peu à nous donner de
l'humeur et à nous faire maudire notre des-
tinée.

La

La découverte de la tortue nous reconcilia
n peu avec la fortune, nous songeâmes à
a faire cuire, notre foyer étoit déjà préparé;
uelle fut ma consternation, lorsque je ne trou-
ai plus ma pierre à fusil! Je vuidai toutes
nes poches, je les retournai, je défis les paquets
ui contenoient nos vivres, je fouillai par-tout
vec l'attention la plus scrupuleuse; madame
a Couture me secondoit, nous ne la trouvâmes
oint. Quels furent nos regrets? Ils étoient
proportionnés au besoin que nous avions de
cette pierre et aux secours que nous en avions
tirés, jamais perte n'a donné plus de douleur
à un homme; nous regardions cette tortue,
que nous avions trouvée avec tant de joie,
de l'œil le plus indifférent, nous l'aurions tro-
quée volontiers contre la pierre; nous aurions
perdu avec moins de chagrin la moitié des
provisions que nous avions. Comment, sans
son secours nous garantir du froid et des at-
taques des bêtes féroces? Comment cuire nos
alimens, nous en procurer, nous mettre à l'abri
de l'humidité.

Madame la Couture n'étoit pas moins affligée

que moi, je songeai que nous n'avions perdre cette pierre que dans le lieu où nous avions reposé la nuit précédente, ou sur route que nous avions faite depuis ; malgré ma foiblesse et ma lassitude, je ne balançai pas un instant à retourner sur mes pas pour la chercher, je proposai à madame la Comture de me suivre ou de m'attendre, elle fut obligée de se déterminer au dernier parti, elle n'avoit pas assez de forces pour entreprendre de marcher encore ; elle trembloit cependant de rester seule, mais elle ne desiroit pas moins que moi que nous eussions le bonheur de recouvrer le trésor que nous avions perdu ; elle me fit promettre de ne pas l'abandonner et de revenir le plutôt qu'il me seroit possible.

Nous avions fait heureusement peu de chemin, une heure et demie avoit été la durée de la course du jour, la nuit étoit encore éloignée ; je retournai sur mes pas, dans le dessein d'être de retour avant les ténèbres, mais la chose me fut impossible ; j'étois trop foible pour avancer promptement, je ne faisois d'ailleur pas un pas, sans regarder si je ne retrou-

ois pas ma pierre, j'espérois qu'elle auroit perdue sur le chemin, que je la rencon-rois, sans être obligé d'aller bien loin ; mais fallut poursuivre jusqu'au lieu où nous nous ons reposés.

J'avois mis beaucoup de tems, la nuit pa-issoit déjà lorsque j'arrivai, je ne distinguois esque plus les objets, je cherchai par-tout je remarquai des traces de nos pas ; soins utiles, je ne découvris rien ; je me couchois r la terre, je passois mes mains par-tout, es suppléoient à mes yeux, dont l'obscu-é ne me permettoit pas de faire usage.

Las de me fatiguer en vain, je courus au feu ie j'avois allumé la nuit précédente, pour voir j'y trouverois encore quelque charbon qui e mît en état de le renouveller, et de m'éclai-r ensuite dans mes perquisitions ; il étoit ab-olument éteint, je n'y vis plus que des cendres pas la moindre étincelle.

Accablé de ce nouveau contre-tems, comme je n'eusse pas dû m'y attendre, je restai cou-né, livré à la douleur la plus profonde, dé-espérant de tirer aucun fruit de ma peine, in-

capable de rejoindre madame la Couture
cette nuit, et ne songeant pas même à l'entr
prendre ; l'idée de repartir sans ma pierre n
désoloit ; je résolus d'attendre le jour, pour
chercher de nouveau, espérant de réussir enf
à la trouver.

J'allai me jetter sur le tas de fougères,
feuilles et de plantes différentes qui nous avoie
servi de lit, je pensai que c'étoit peut être dan
cet endroit que j'avois fait ma perte ; je délibé
rai un instant si j'attendrois le lendemain pou
y faire mes recherches, c'étoit le parti le plu
raisonnable, le grand jour m'étoit absolumen
nécessaire, je ne devois pas m'attendre à rie
trouver dans l'obscurité, j'en étoit bien per
suadé, mais mon inquiétude étoit trop viv
pour supporter des délais.

Je passai mes mains à plusieurs reprises su
tous les points de la surface de ce lit, elles n
sentirent rien sous elles ; mon premier dessei
étoit de me borner à cet essai, et de renvoye
au jour des recherches plus exactes ; mais je n
pus résister à mon impatience ; je dérangeai ce
amas de plantes, poignées par poignées, il n'

n eût pas une qui ne me passât par les mains ;
les mettois dans un autre endroit après les
voir bien examinées ; je demeurai la plus grande
artie de la nuit dans cette occupation, je dé-
espérois de retrouver mon trésor, toutes ces
lantes avoient changé de place ; j'étendis mes
ains sur le terrein nud qui en étoit aupara-
ant couvert, et elles s'arrêtèrent sur l'objet
le mes recherches ! je le saisis avec une joie
gale au regret que m'avoit causé sa perte ; je
e serrai soigneusement, et je pris toutes sortes
le précautions pour n'en être plus privé à
'avenir.

Pendant que j'avois été occupé de ce soin,
e n'avois pas été sans inquiétude au sujet des
bêtes féroces, leurs cris s'étoient fait entendre,
mais dans un grand éloignement ; je frémis
plusieurs fois, et pour moi, et pour ma mal-
heureuse compagne qui se trouvoit seule, et
dont l'effroi devoit être extrême au milieu de
la nuit ; je songeai à me rendre auprès d'elle
pour la rassurer, s'il étoit possible, mais j'a-
voue que la crainte de faire quelque rencontre
dangereuse, me retint long-tems en suspens ;

je réfléchis enfin que le soin que nous avions eu de mettre le feu par-tout sur notre route, avoit dû éloigner les monstres, et qu'ils s'étoient retirés pour le fuir aux extrêmités de ces déserts ; en effet, depuis ce tems, ils ne s'étoient jamais approchés des lieux où nous faisions nos haltes, et nous n'avions plus entendu leurs hurlemens que dans un certain éloignement, qui diminuoit de beaucoup nos terreurs. Je me persuadai enfin que je n'en rencontrerois aucun, et je me mis en route ; mais ce ne fut pas sans frémir, et sans être plusieurs fois sur le point de m'arrêter et de faire du feu pour me rassurer.

Je poursuivis cependant mon chemin, la crainte me donna des aîles, et malgré ma foiblesse, j'arrivai encore auprès de madame la Couture environ deux heures avant le jour ; je faillis à la manquer et à m'écarter beaucoup de l'endroit où je l'avois laissée ; l'obscurité, la peur m'empêchoient de reconnoître ce lieu ; un gémissement que j'entendis par hasard, et qui me fit frissonner, m'avertit que j'allois passer auprès d'elle sans m'en appercevoir ; elle avoit entendu le bruit de mes pas, et dans son

ffroi, elle avoit imaginé que c'étoit une bête rouche qui venoit à elle, c'est ce qui lui avoit it pousser ce gémissement ; je l'appellai à aute voix : est-ce vous, madame ? oui, me épondit-elle, d'une voix presque éteinte, bon Dieu que vous m'avez effrayée, et que votre loignement et votre retard m'ont fait passer de ruels momens ! avez-vous entendu ces hurle-ens horribles ? Ils ont frappé mon oreille, j'ai ru que puisque vous ne reveniez point, vous viez été dévoré, et que je ne tarderois pas à être.

Je vis encore, m'écriai-je, je vous retrouve ; ous en avons été tous deux quittes pour la eur ; j'ai retrouvé ma pierre, nous allons avoir u feu, nous pourrons nous reposer et prendre uelque nourriture.

En disant ces mots, je recueillois quelques norceaux de bois sec, je tirois du feu de ma ierre, un lambeau de ma chemise, qui étoit entièrement usée et presque réduite en charpie, me tint lieu d'amadoue, depuis long-tems elle me servoit à cet usage, et j'employois indistinc-tement la mienne ou celle de madame la Couture.

Nous eûmes bientôt un grand feu, auque nous fîmes cuire une partie de notre tortue, dont la chair se trouva très-tendre et très-succulente ; nous trouvâmes dans son corps en l'ouvrant, une multitude de petits œufs que nous grillâmes sur les charbons, et qui nous procurèrent un aliment également sain et rafraîchissant, qui nous fit beaucoup de bien ; nous nous endormîmes ensuite, et le repos dont nous avions besoin, et qui dura cinq heures, nous soulagea et nous rendit quelques forces.

A notre réveil, nous consultâmes entre nous, si nous continuerions notre route ; en regardant la rivière dont le cours étoit assez droit, nous désespérâmes de trouver de long-tems un lieu commode pour la traverser ; nous nous déterminâmes à risquer le passage dans celui où nous étions ; pour cela j'imaginai de construire un radeau, six arbres effeuillés par le tems, que l'eau avoit entraînés et qui s'étoient arrêtés vers le bord, auprès d'un autre arbre que le vent avoit couché sur l'eau, et dont les racines tenoient encore fortement à la terre, me parurent des matériaux solides et faciles à employer. J'entrai dans l'eau, qui heureu-

ement n'étoit pas profonde dans cet endroit, amarrai quatre de ces arbres ensemble, ils toient suffisant ; les liens que j'employai furent des écorces ; j'y ajustai de mon mieux une ongue perche, plus grosse à une extrémité qu'à l'autre, pour me servir de rame et de gouvernail.

Cet ouvrage étant fini, nous nous préparâmes à partir, nous nous dépouillâmes de nos habits, dont nous fîmes un paquet que nous assujettîmes avec des écorces ; nous prîmes cette précaution afin de pouvoir nous sauver plus facilement s'il nous arrivoit quelque accident, nos habits nous auroient incommodés si nous étions tombés dans l'eau, et en les réunissant dans un paquet, nous nous ménagions la facilité de les ratraper, s'il falloit que je me misse à la nage pour les aller chercher. L'événement nous prouva que nous avions eu raison de nous précautionner ainsi.

L'état où nous étions, madame la Couture et moi, nous rendoit inutiles les ménagemens qu'exige la pudeur, à peine songions-nous, depuis que nous voyagions ensemble, que nous

étions d'un sexe différent ; je ne m'étois apperçu de celui de ma compagne, que par la foiblesse ordinaire aux femmes ; elle ne voyoit dans le mien que la fermeté, le courage que je tâchois de lui inspirer, et les secours que mes forces, un peu plus grandes que les siennes, me mettoient dans le cas de lui donner. Tout autre sentiment étoit mort en nous, et la nature épuisée, indifférente sur tout autre objet, ne nous demandoit que des alimens.

La crainte des accidens qui pouvoient nous arriver, ne nous permit pas de nous séparer de nos provisions comme de nos habits ; la perte de ceux-ci nous eût moins affligés que celle des autres. Nous défîmes nos paquets pour les arranger de manière à pouvoir les attacher autour de notre corps, assurés de les sauver avec nous, ou de périr avec eux ; nous descendîmes sur notre radeau, que je poussai au large, en gouvernant du mieux que je le pus avec ma perche ; le courant nous entraîna d'abord avec une rapidité qui me fit trembler ; il nous avoit transportés en un instant à plus de trois cens pas du lieu où nous nous étions

mbarqués ; je craignois qu'il ne nous entraînât
e même jusqu'à la mer ; je manœuvrai avec
ne peine infinie pour parvenir à le couper ;
y réussis à la fin, mais c'étoit toujours en
édant et en descendant prodigieusement, de
nanière que je ne comptois arriver à l'autre
ord qu'à une demi-lieue plus bas que le point
'où nous étions partis.

Après bien des efforts, je parvins à passer
e milieu de la rivière, le courant alloit bien-
ôt cesser d'être si rapide, nous étions pres-
u'au bout de l'endroit où il avoit le plus de
iolence, lorsqu'il jetta notre radeau en tra-
ers, sur un arbre qui se trouvoit à fleur d'eau ;
e mouvement que je fis pour l'éviter, con-
ribua à notre naufrage ; la secousse fut si
orte que les liens de notre bâtiment se rom-
irent, les pièces de bois qui le composoient,
e séparèrent, nous tombâmes dans l'eau, et
ous nous serions infailliblement noyés, si je
e m'étois pas pris d'une main aux branches
e cet arbre ; je saisis en même tems, de l'autre,
adame la Couture par les cheveux, au mo-
ent où elle plongeoit déjà, prête à dispa-

roître sans doute pour toujours. Le somm
de sa tête étoit seulement à fleur d'eau ;
la tirai avec précipitation, elle n'avoit pas perc
connoissance, je lui criai de remuer les bras
les jambes pour m'aider à la soutenir.

L'endroit où nous étions étoit très-profonc
je la fis grimper sur le corps de l'arbre do
je fis le tour à la nage, l'autre extrêmité tou
choit au bord, et cela me donna la facili
de l'y conduire ; elle s'y assit, je détachai l
paquets de vivres que j'avois autour de mo
et que je mis à ses côtés ; je revins à la r
vière pour voir si je découvrirois nos habits
ils s'étoient arrêtés aux branches de l'arbre o
je les vis encore ; mais le mouvement de l'ea
les en détachoit, et au moment où je m'
jettois pour les aller chercher, le courant con
mençoit à les emporter ; je nageai après eux
j'eus le bonheur de les atteindre, et je les pous
sai devant moi vers le rivage, où je les con
duisis.

Mon premier soin fut de les porter à ma
dame la Couture, qui les délia, en exprim
l'eau et les étendit au soleil, pendant qu

préparois du feu pour les sécher plus promp-
ement ; et pour faire cuire encore quelque
norceaux de notre tortue que nous avions ap-
ortée ; nous ne perdîmes rien dans notre nau-
rage ; nous ne regrettions pas notre radeau
ui, s'il nous avoit menés à bord, eût alors
essé de nous être utile, et que nous aurions
bandonné.

Après avoir pris un repas qui nous rétablit
le notre fatigue, nous fîmes sécher nos pro-
visions ; ce soin nous amusa toute la journée.
Nous passâmes la nuit dans ce lieu ; et le len-
demain nous trouvant reposés et rafraîchis, nous
nous remîmes en marche, cherchant toujours
à nous rendre à St. Marc des Appalaches,
nous orientant comme nous pouvions, et trem-
blant toujours de nous égarer. Les bois qui
se trouvoient de ce côté de la rivière, n'é-
toient pas plus praticable ; les bruyères, les joncs
étoient aussi désagréables et aussi dangereux ;
nos chaussures, nos bottines, nos espèces de
gants et de masques étoient usés ; l'eau qui les
avoit mouillés les avoit mis hors d'état de servir

davantage, les ronces nous déchiroient, l
moustiques & les maringouins nous tourme
toient comme auparavant ; leurs morsures v
nimeuses et continuelles avoient enflé prod
gieusement nos corps ; nous trouvions encor
moins de vivres que de l'autre côté ; notre nègr
et notre cayman étoient notre unique ressource

Nous marchâmes plusieurs jours avec toute
ces incommodités qui augmentoient journel
lement, nous souffrions également du corp
et de l'esprit ; l'espérance consolante ne venoi
plus nous bercer de ses chimères ; nous étion
dans un état affreux, et nous ressemblion
plus à des tonneaux ambulans, qu'à de
hommes. Nous marchions pesamment, pou
vant à peine mettre un pied devant l'autre,
et nous levant difficilement lorsque nous étions
assis.

Madame la Couture résista plus long-tems
que moi ; tant que j'avois eu quelques forces,
j'avois ménagé les siennes, et je m'étois chargé
de tous les soins pénibles ; son esprit étoit aussi
plus tranquille que le mien, parce qu'elle se

posoit de tout sur moi seul. J'avois eu jus-
n'alors tous les embarras ; mais il étoit tems de
éder à de si longues infortunes.

Un jour, n'en pouvant plus, abattu, voyant
peine, parce que les ampoules qu'avoient
ait autour de mes yeux les insectes dont j'ai
arlé, les avoient affoiblis, et les couvroient
resque tout-à-fait, je m'étois jetté sur le ri-
age, sous un arbre, à une centaine de pas
le la mer ; après m'être reposé pendant une
neure, j'essayai de me lever pour continuer
le marcher ; cette entreprise étoit au-dessus
de mes forces.

C'en est fait, dis-je à ma compagne, je ne
puis aller plus loin ; ce lieu-ci sera le terme
de mon voyage, de mes infortunes et de ma
vie ; profitez des forces qui vous restent en-
core, pour tâcher de gagner un lieu habité ;
emportez avec vous nos provisions, ne les con-
sommez pas inutilement à m'attendre ici : je
vois que le ciel ne veut pas que j'en sorte,
il m'en avertit par mon épuisement ; le cou-
rage et la santé qu'il vous a conservés, mon-
trent qu'il a d'autres vues sur vous ; jouissez

de ses bienfaits, et pensez quelquefois à un infortuné qui a partagé si long-tems vos malheurs, qui vous a soulagée autant qu'il a pu et qui ne vous eût jamais abandonnée, s'il lui avoit été permis de vous suivre, et s'il avoit le pouvoir de vous être encore utile : cédons à la nécessité cruelle qui nous impose de si dures loix ; partez, tâchez de vivre, et lorsque vous aurez oublié dans l'abondance, la disette que nous éprouvons, dites quelquefois : j'ai perdu un ami dans les déserts de l'Amérique. Vous vous retrouverez sans doute un jour avec des Européens ; les occasions des vaisseaux qui retournent dans ma patrie, ne vous manqueront pas, profitez-en pour me rendre un service, l'unique que je puisse souhaiter, et que j'attends de votre amitié : écrivez à mes parens le sort de l'infortuné Viaud ; apprenez-leur qu'il n'est plus et qu'ils peuvent se partager les tristes débris de sa fortune, les employer comme ils le jugeront à propos, sans craindre que je reparoisse jamais pour les réclamer ; dites-leur de me plaindre et de prier pour moi.

Madame la Couture ne me répondit que par es larmes, sa sensibilité me toucha, c'est une onsolation pour les malheureux de voir qu'ils xcitent la compassion ; elle me prenoit les mains et les serroit avec tendresse ; je tentai ncore de la disposer à notre séparation, je lui prouvai en vain qu'elle étoit nécessaire. Non, mon ami, me dit-elle : non, je ne vous quitterai pas ; je vous rendrai, selon mon pouvoir, les soins que je vous dois, et que j'ai reçus de vous si long-tems ; prenez courage, vos forces peuvent revenir ; si mon espérance est trompée, je serai toujours à tems de m'exposer seule dans ce vaste désert, où je ne serois accompagnée que par mes craintes, où je croirois à chaque instant que le ciel enverroit contre moi des bêtes féroces, pour me déchirer et me punir de vous avoir laissé dans un moment où je pouvois vous être utile : à l'égard de nos provisions, nous tâcherons de les ménager, j'irai en chercher de fraîches sur le bord de la mer, peut-être en trouverai-je, elles vous seront plus salutaires ; je vais commencer dès-à présent à vous servir, mais pour vous

garantir des insectes dont vous avez peine à vous défendre, prenez ceci.

En me disant ces mots, elle détachoit un de ses jupons, elle n'en avoit que deux, à l'aide de mon couteau elle le partagea en deux pièces, dont elle mit l'une sur mes jambes et l'autre sur mes bras et sur mon visage; ce fut un grand secours pour moi, ils me garantirent en effet des piqûres que je craignois. Ma compagne fit ensuite du feu, et alla vers la mer d'où elle revint avec une tortue; j'imaginai que le sang de cette animal pourroit me soulager, en m'en servant à frotter mes blessures, je l'essayai, et je conseillai à madame la Couture de faire comme moi; elle m'imita volontiers, car elle avoit la tête, le col et les bras couverts des morsures des maringouins. Nous nous reposâmes ensuite, mais ma foiblesse ne passa point; je me sentois si mal, que je ne doutois pas que ma mort ne fut très-prochaine.

Une grosse poule d'Inde que nous apperçumes alors, et qui se retiroit dans un taillis qui n'étoit qu'à deux pas, nous fit penser qu'elle

ouvoit, et nous donna le desir de nous empa-
er de ses œufs, madame la Couture se mit en
evoir d'aller les chercher, je n'étois pas en
tat de le faire moi-même, il m'étoit impos-
ible de me remuer, et je demeurai couché
uprès de mon feu.

Je restai seul et dans cette position pendant
nviron trois heures ; le soleil venoit de se cou-
her, j'étois dans une espèce d'anéantissement
tupide, sans mouvement, et presque entière-
nent privé de l'usage de la raison ; je ne puis
omparer mon état qu'à ce calme profond qui
st entre le sommeil et le veille ; un engour-
issement affreux avoit saisi mes membres ap-
esantis : je ne sentois pas de douleur, mais
n mal-aise général par tout mon corps ; dans
e moment j'entendis des cris qui me tirèrent
le ma léthargie et réveillèrent mon attention,
e prêtai l'oreille, ils me parurent venir du
côté de la mer, et je les pris pour ceux de
quelques sauvages qui s'approchoient et qui
suivoient le rivage.

Grand Dieu ! m'écriai-je ! est-ce la fin de
nes peines que ces clameurs m'annoncent ?

ayez-vous envoyé ces sauvages à mon secours, ou viennent-ils m'arracher le foible reste de ma vie languissante ? Quoi que vous ordonniez, je me soumets ; frappez ou secourez-moi, ce sera toujours me délivrer de mes maux, et dans l'un et l'autre cas, ma reconnoissance est égale.

Les mêmes cris se firent entendre à diverses reprises, un rayon d'espoir vint luire dans mon ame ; j'essayai de me lever pour me mettre sur mon séant, et je n'en vint pas à bout sans de violens efforts. Cette réflexion cruelle vint diminuer ma joie ; peut-être pensai-je, les hommes que j'entends sont-ils sur la mer, dont ils côtoient le bord dans leurs canots ; peut-être vont-ils plus loin, ils ne me verront pas s'ils ne descendent à terre, et si leur dessein n'est pas d'y descendre ici, que deviendrai-je ? Dans l'accablement où je suis, comment pourrai-je leur faire connoître qu'il y a dans ce lieu un être infortuné qui a besoin de leurs secours ?

Cette idée me désespéra : j'essayai de crier : ma voix étoit éteinte ; la crainte cependant

e perdre l'unique ressource qui se fût présentée
epuis si long-tems, me rendit une partie de
nes forces ; je m'en servis pour me traîner
ur mes genoux et sur mes mains, le plus près
u rivage qu'il me fut possible ; j'apperçus dis-
nctement un gros canot qui descendoit le long
e la côte, et qui ne m'avoit pas encore passé ;
e me levai sur mes genoux, et prenant mon
onnet à la main, je fis des signes que j'étois
orcé d'interrompre à chaque instant, parce
ue je ne pouvois me soutenir, et que je re-
ombois sur le ventre. Combien ne regrettai-
e point de n'avoir pas alors madame la Cou-
ure auprès de moi ! elle auroit pu gagner le
ord de la mer, courir, crier, appeler au se-
cours, et parvenir à se faire entendre ; mais
elle étoit éloignée, et il falloit que les cris
des gens qui étoient dans le canot ne fussent
pas allés jusqu'à elle, puisqu'elle n'étoit pas
accourue.

A son défaut, je n'épargnai rien pour me
faire voir ; une longue perche que je trou-
vai à côté de moi, me servit à élever mon
bonnet et un morceau du jupon que ma com-

pagne d'infortune m'avoit laissé ; cette espèce de drapeau flottant dans l'air, attira les regards de ceux qui conduisoient le canot ; je le connus aux nouveaux cris qu'ils poussèrent, et au mouvement de leur bâtiment, qui cessa de descendre, et qui s'approcha vers le bord ; je plantai ma perche en terre, afin qu'ils ne perdissent pas de vue mon signal, et je me laissai aller sur le sable, où je me couchai tout de mon long, fatigué des efforts que je venois de faire, mais consolé par la certitude d'une prochaine délivrance, et remerciant le ciel des bienfaits qu'il daignoit m'accorder.

En considérant attentivement le canot, j'avois observé que les hommes qui le montoient étoient habillés ; cette observation qui me convainquit que j'avois affaire à des Européens, et non à des sauvages, me délivra de toutes les inquiétudes que l'abord des derniers n'auroit pas manqué de me causer encore ; en attendant mes libérateurs je tournai mes regards du côté de mon feu, je cherchai madame la Couture, j'étois impatient de la voir, pour lui annoncer le bonheur qui nous arri-

voit, et le lui faire partager ; je n'en pouvois bien goûter l'étendue sans elle ; les soins tendres qu'elle prenoit de moi, sa résolution de ne point m'abandonner avoient resserré l'amitié qui m'unissoit à elle, et que nos infortunes communes avoient fait naître. Je ne l'apperçus point, et ce fut le seul chagrin que j'éprouvai dans ce moment ; mais il m'affecta foiblement, parce que sa félicité n'en seroit pas moins réelle, et qu'elle ne seroit différée que de très-peu d'instans ; elle ne pouvoit effectivement tarder à revenir ; il se faisoit tard et la nuit n'étoit pas éloignée.

Les personnes dont j'attendois tout désormais, arrivèrent en ce moment ; l'excès de ma joie ; en les voyant si près de moi, faillit à m'être funeste ; elle m'occasionna un saisissement si violent, que je fus pendant quelques minutes sans répondre à leurs questions et sans pouvoir proférer une parole ; une goutte de rafia qu'ils me donnèrent, me fortifia et me mit en état de leur témoigner ma reconnoissance, et de leur dire un mot de mes malheurs. Ils virent au premier abord tout le dan-

ger de ma situation ; ils eurent le ménagemen
de ne pas m'obliger à parler ; et moi satisfai
de voir des Européens, jugeant à la manièr
dont ils s'exprimoient dans ma langue, qu'ell
ne leur étoit pas naturelle, je ne songeai poin
à leur demander de quelle nation ils étoient ;
cette connoissance, en vérité, m'importoit peu
il me suffisoit de voir que j'étois avec de
hommes, et que je pouvois compter sur eux.

Je les priai de vouloir bien crier encore, e
chercher du côté du taillis qui étoit devan
nous, pour se faire entendre à madame la
Couture, dont la longue absence m'inquié
toit ; un moment après je n'eus plus rien à
desirer, elle parut ; je la vis courir à moi de
toutes ses forces, elle avoit attrapé la poule
d'inde et son nid qu'elle nous apporta ; ma
bonne amie, lui dis-je, ces provisions arrivent
fort-à-propos, nous allons les partager avec
ces messieurs que le ciel amène à notre se-
cours. Réjouissez-vous : la fortune ne vous
abandonne point, et votre compassion pour
moi n'est pas sans récompense.

Comme la nuit étoit venue, il fut inutile
de

de songer à s'embarquer avant le lendemain ; j'appris alors que nous tenions le 6 du mois de mai ; car jusqu'alors je n'avois pas été sûr de la plupart des dates. Nous nous rendîmes tous auprès de mon feu, où mes libérateurs se donnèrent la peine de me porter ; nous mangeâmes notre poule d'inde et ses œufs, on y joignit quelque viande fumée, et quelques verres de taffia.

Notre repas fut un des plus gais que j'eusse fait depuis mon naufrage, le contentement de l'esprit contribue au soulagement du corps ; je sentis revenir mes forces ; mes hôtes m'apprirent qu'ils étoient Anglois, leur chef étoit un officier d'infanterie, au service de sa majesté Britannique ; il s'appelloit M. Wright, je l'entretins pendant le souper d'une partie des aventures de madame la Couture et des miennes, je le vis frémir plusieurs fois des misères affreuses que nous avions essuyées ; lorsque je lui parlai de la nécessité qui nous avoit contraints à chercher dans mon malheureux nègre, une nourriture que la nature entière nous refusoit dans ce désert, il voulut voir cet horrible

mets ; la curiosité l'engagea à en porter un morceau à sa bouche ; il le rejetta sur-le-champ, avec un dégoût inexprimable, et il nous plaignit d'avoir été réduits à un aliment aussi dégoûtant.

J'observerai, en passant que comme il n'y avoit que l'officier et un soldat qui parloient Français, et que tous les autres ayant témoigné le desir d'entendre mon histoire, j'avois été contraint de la faire en Anglois ; comme j'avois été fait deux fois prisonnier pendant la dernière guerre, j'avois eu occasion d'apprendre cette langue, elle me fut d'une grande ressource quelque tems après ; et dans ce moment, elle me concilia l'affection de mes libérateurs.

Lorsque j'eus fini mon récit, je demandai à mon tour à M. Wright à quel heureux hasard nous devions sa rencontre. Il me répondit qu'il étoit du détachement de St. Marc des Appalaches, commandé par M. Sevettenham ; que quelques jours auparavant, un sauvage ayant rapporté qu'il avoit trouvé sur la côte, un homme mort dont le reste des vêtemens qui le couvroit annonçoit que c'étoit un Eu-

péen, et qu'il lui manquoit le ventre et le
sage qui paroissoit avoir été dévorés par les
êtes farouches, M. Sevettenham, sur ce ré-
t, l'avoit détaché avec quatre soldats et son
terprête pour courir la côte dans un canot,
ramasser les malheureux qui pourroient s'y
ouver en état de profiter de ses secours. Il
jouta que son commandant qui avoit remarqué
a constance du mauvais tems, avoit soup-
onné que quelque bâtiment avoit fait nau-
rage, et qu'il craignoit que ce n'en fût un
u'il attendoit de Passacole chargé de vivres
our sa troupe.

Je ne doutai pas que ce cadavre, apperçu par le sauvage dont le rapport avoit occasionné le voyage de M. Wright, ne fût celui du malheureux M. la Couture, ou de M. Desclau, mon associé. Tous deux s'étoient noyés sans doute ; l'un avoit pu être emporté au milieu de la mer, et dévoré par les caymans, et l'autre jetté sur la côte : tout sert à m'en convaincre puisqu'on n'en a reçu aucunes nouvelles depuis ce temps.

Après nous être entretenus ainsi pendant

quelques tems, nous nous abandonnâmes au sommeil ; il fut bientôt interrompu par un orage affreux qui s'éleva ; la pluie, le vent, le tonnerre et les éclairs ne cessèrent pas un instant du reste de la nuit ; ils incommodèrent beaucoup les Anglois, mais madame la Couture et moi, nous y étions accoutumés depuis longtems, et cette nuit, ils nous furent encore moins insuportables, à cause du secours dont nous étions assurés et que nous possédions déjà ; le sentiment de nos infortunes n'étoit plus si vif, depuis que nous en appercevions la fin ; notre foiblesse, nos blessures sembloient nous faire moins souffrir, et nous commençions même à les regarder comme des accidens passagers qui se termineroient bientôt à l'aide d'un peu de soin et de repos.

Le jour naissant vit diminuer l'orage qui se dissipa entièrement au lever du soleil ; nous ne songeâmes plus qu'à nous embarquer. J'avois repris un courage qui me soutenoit assez pour me permettre de me rendre sans secours jusqu'au canot ; mais M. Wright ne le voulut pas permettre ; il eut l'attention de m'y

aire porter, en me disant : je vous félicite de reprendre des forces : mais il ne faut pas en abuser ; ménagez-les, vous aurez le tems et l'occasion d'en user. Madame la Couture m'accompagna à pied ; elle me regardoit pendant le chemin, avec une joie brillante et naïve : voyez, me dit-elle, si j'ai eu tort de vous résister et de rester auprès de vous ; nous revenons tous les deux à la vie, et nous pouvons en jouir sans trouble et sans remords. Ah, lui répondis-je, je ne me serois jamais consolé de vous avoir pressée de me fuir, si le secours m'étoit venu sans que vous en puissiez profiter.

Nous entrâmes dans le canot, où j'achevai de me reposer. M. Wright songea à achever de remplir sa mission ; il avoit déjà parcouru plusieurs îles, il lui en restoit une à visiter avant de retourner à Saint Marc des Appalaches ; il y dirigea son canot ; nous y arrivâmes après douze heures de navigation par un vent favorable ; je la reconnus pour celle d'où nous étions partis madame la Couture et moi, et dans laquelle nous avions laissé son

fils. Les malheurs que j'avois essuyés depuis notre départ, ne m'avoient guères permis de songer à lui ; mon retour dans cette île, l'a rappella à mon souvenir, je ne pus m'empêcher de donner encore quelques larmes à son sort. Au milieu de mes regrets je me rappellai qu'il n'étoit pas encore mort lorsque je l'avois quitté ; cette idée m'agita, celle qu'il pouvoit vivre encore, et recevoir quelques secours, me frappa ; en vain la raison la rejettoit comme une chose impossible, je ne pus m'empêcher de souhaiter de m'assurer de son état.

Nous voguions toujours dans le dessein de faire le tour de l'île ; nos soldats pendant ce tems crioient de toutes leurs forces par intervalles, afin de se faire entendre ; personne ne leur répondoit ; ce silence ne calma ni mes inquiétudes, ni mon agitation secrete ; le malheureux jeune homme pouvoit entendre ces cris et être hors d'état de faire entendre les siens ; je pensai à ma situation sur la côte, lorsque les Anglois s'en étoient approchés ; celle de la Couture, s'il vivoit, devoit être encore plus déplorable ; je ne pus résister plus long-

tems à l'impatience de m'éclaircir, je fis part de mes aventures et de mes soupçons à M. Wright, cet officier me fit quelques représentations sur le peu d'utilité d'une recherche de cette espèce, qui vraisemblablement, ne feroit que nous retarder sans fruit ; cependant son humanité l'empêcha d'insister, il voulut bien s'arrêter, et il envoya un soldat à terre, avec ordre de voir en quel état étoit le jeune homme.

Le soldat revint un demi quart-d'heure après, nous annoncer qu'il l'avoit vu et qu'il étoit mort ; M. Wright lui ordonnoit déjà de se rembarquer, lorsque je m'approchai de lui : vous me trouverez indiscret sans doute, lui dis-je, mais j'ai une nouvelle grace à vous demander ; ce jeune homme m'étoit cher, sa fermeté seule nous a fait sortir de cette île sa mère et moi, je lui dois de la reconnoissance, elle ne peut éclater que foiblement, mais que je fasse ce que je puis : permettez-moi de lui rendre les derniers devoirs, accordez-nous le tems de l'enterrer.

M. Wright étoit la politesse et la complaisance même, il consentit encore à me donner

cette satisfaction. Il commanda à tout son monde de débarquer et de me porter auprès du mort ; nous nous y rendîmes tous ; madame la Couture voulut aussi être présente à ce pieux office : mon fils infortuné, s'écria-t-elle en soupirant, a suivi son père au tombeau, sa mère lui survit ; le secours qui m'arrive commence à m'être moins cher, puisque je ne puis le partager avec lui.

Nous arrivâmes auprès de cet infortuné jeune homme, il étoit couché sur le ventre, le visage contre la terre, son corps étoit d'un rouge hâlé ; il sentoit déjà mauvais, ce qui nous parut une mort déjà ancienne ; il avoit des vers autour de ses jarretières, c'étoit un spectacle hideux et dégoûtant dont mon cœur étoit pénétré. Je me mis en prière, pendant que les soldats creusoient sa fosse, dès qu'elle fut faite, ils vinrent le prendre pour l'y jetter. Quelle fut leur surprise ; quelle fut la mienne et celle de sa mère, lorsque nous apperçûmes que son cœur battoit encore ? Au moment où l'un des soldats s'avançoit pour le prendre par la jambe, nous la lui vîmes retirer ! Dans l'ins-

ant nous nous empressâmes de lui donner tous es secours qui étoient en notre pouvoir. On ui fit avaler un peu de taffia avec de l'eau, on se servit du même mêlange pour laver les plaies qu'il avoit sur les genoux, et d'où nous tirâmes plusieurs vers qui les avoient peut-être faites, et qui servoient à les envenimer.

Madame la Couture, immobile d'étonnement, passoit tour-à-tour de la crainte à la joie, voyant son fils qu'elle avoit cru mort, respirant encore, et se défiant de ses yeux: cela est-il possible, s'écrioit-elle, dans une espèce de délire? Au nom de Dieu ne m'en imposez pas, assurez-moi de ce qui en est, craignez de me donner une fausse espérance, qui rendroit ma douleur plus vive, si je la voyois trompée.

Après avoir dit ces mots elle couroit à son fils, l'examinoit, nous regardoit ensuite, et cherchoit à lire sur nos visages ce que nous pensions de son état. Un moment après elle retournoit à lui, le prenoit dans ses bras, cherchoit à le réchauffer par ses baisers. Nous fûmes obligés de la forcer à s'en éloigner, parce

qu'elle nous troubloit dans tous les soins que nous lui donnions ; j'étois incapable d'en offrir beaucoup ; je la priai de s'asseoir auprès de moi, et je l'entretins de tout ce qui pouvoit la flatter, elle m'écoutoit avec inquiétude, à chaque instant, ses yeux se tournoient du côté de son fils ; elle se levoit avec précipitation : j'étois contraint de ranimer mes forces pour l'arrêter.

Un moment, lui disois-je, laissez agir ces généreux Anglois, ne les interrompez point, votre vivacité leur seroit nuisible. Je le vois, me répondoit-elle, je vais vous obéir, je demeure. Et un instant après, elle tentoit de m'échapper ; je l'exhortois à la patience, je lui renouvellois mes représentations, je lui rappellois qu'elle m'avoit promis de rester tranquille. Je le sais, je l'ai promis, je dois l'être, mais, mon cher Viaud, je ne suis pas maîtresse de moi ; je serois rassurée si je le voyois un instant, un seul instant. Pourquoi me retenez-vous ? Que vous êtes cruel ! ah, si vous saviez ce que c'est d'être mère ! avez-vous jamais eu un fils ? Et sans attendre ma réponse,

elle me faisoit de nouvelles questions, me demandoit ce que je pensois de cette aventure, si j'espérois que son enfant pût vivre, n'écoutoit point ce que je lui répondois, et continuoit à essayer de me quitter.

Enfin M. Wright vint à nous et nous dit qu'il avoit repris le sentiment, qu'il ouvroit les yeux, qu'il pleuroit, qu'il regardoit tout ce monde qu'il ne connoissoit pas, et qu'il demandoit sa mère, qu'il m'appelloit aussi; nous nous transportâmes auprès de lui, il nous reconnut; c'est vous, nous cria-t-il d'une voix languissante; est-il possible que vous soyez encore ici! je ne vous ai pas vus pendant quelque tems; où étiez-vous donc?

Ce n'étoit pas le moment d'entrer dans des explications, nous lui dîmes que nous venions le délivrer de ses misères, et nous l'exhortâmes à prendre courage. On le fit transporter dans le canot, on m'y conduisit aussi, je le fis coucher sur quelques habits de soldats qui consentirent à les prêter; je le couvris avec d'autres, et je me chargeai d'en avoir soin pendant la route; sa mère ne le quitta pas d'un instant,

et j'eus toutes les peines du monde à l'empê-
cher de se livrer à sa tendresse babillarde et
à ses caresses fatiguantes.

Comme il étoit tard, nous ne fîmes pas beau-
coup de chemin, nous nous rendîmes à l'autre
extrêmité de l'île où nous débarquâmes pour
y passer la nuit. Deux de nos soldats chas-
sèrent et eurent le bonheur de tuer trois ou
tardes grasses, qui nous procurèrent un bon
souper ; le jeune homme prit quelque nourri-
ture et dormit toute la nuit. Le lendemain
il se trouva mieux, c'est-à-dire, qu'il reprit
entièrement connoissance ; il ne put cependant
nous rendre compte de ce qu'il avoit fait de-
puis notre départ ; il nous apprit seulement
qu'il s'étoit trouvé mal plusieurs fois, et que
lorsqu'il reprenoit connoissance, il se sentoit
un grand besoin de boire et de manger ; l'eau
et les provisions que nous avions mises auprès
de lui, lui furent d'un grand secours ; il étoit
si foible qu'il se traînoit sur les huîtres qu'il
ramassoit avec la bouche pour les manger. Il
ignoroit absolument le tems qu'il avoit passé
seul dans cette situation ; il croyoit que nous
n'étions

étions point partis et que nous avions trouvé
ur-le-champ le secours dont il avoit profité.

Nous nous gardâmes bien de le détromper lors, mais la manière dont il avoit vécu jusques-à nous parut inconcevable, si on nous l'eût acontée, nous ne l'aurions pas cru ; et tout en effet se réunit pour rendre ce fait incroyable ; nous étions sortis de l'île le 19 avril, et c'étoit le 7 mai que nous y étions revenus : cela faisoit dix-neuf jours pendant lesquels il avoit vécu. Comment avoit-il pu se soutenir si long-tems sans miracle ! nous y vîmes le doigt de Dieu, madame la Couture et moi ; elle se jetta à genoux : grand Dieu, s'écria-t-elle ! tu as conservé mon fils, tu me l'as rendu, daigne ne pas me l'ôter ! achève ton ouvrage ; accorde-moi dès ce monde, ce dédommagement de mes souffrances ; et si tu veux l'attirer à toi, si tu ne me l'as montré que pour me l'enlever tout-à-fait, donne-moi la force de soutenir ce dernier malheur, ou précipite-moi dans son tombeau.

Je joignis mes vœux aux siens, et j'osai tout espérer. Nous nous embarquâmes le même jour

pour St. Marc des Appalaches ; le vent nou fut très-favorable, cette traversée se fit très heureusement, et je me convainquis par me observations, que sans les Anglois, nous n'au rions jamais pu nous y rendre ; ce lieu es à quinze lieues de la partie de la côte où l'o nous avoit trouvés ; comment aurions-nou pu réussir à les faire ? comment aurions-nou traversé plusieurs rivières très-larges qui s trouvoient sur notre route, et dont je vis en passant, les embouchures qui me faisoien deviner leur largeur, leur profondeur, et la rapidité de leurs cours ? Que d'obstacles in-surmontables à notre foiblesse ! combien de fois il eût fallu nous écarter de notre chemin, pour remonter ces rivières, par des déserts incon-nus, en cherchant un gué ou un passage sans danger ! de combien ces détours auroient aug-menté le nombre des lieues que nous avions à faire ! c'est ce qu'il est impossible d'évaluer ; la seule chose qui est sûre, c'est que nous n'aurions jamais réussi, et que nous serions mort à la peine.

Le même jour 8 mai, nous arrivâmes à sept

eures du soir à St. Marc des Appalaches ; M. Sevettenham nous reçut avec beaucoup d'humanité, il commença par me faire porter chez lui, et il envoya madame la Couture et son fils chez le caporal de son détachement ; il ordonna en même tems à son chirurgien de nous donner tous les secours de son art. Il poussa sa bonté jusqu'à partager son lit avec moi, en me faisant prendre un de ses matelats, il fit porter aussi des draps à madame la Couture, il n'oublia aucun des soins qui pouvoient nous soulager, et dont nous avions un si grand besoin.

Notre bonheur nous fit tomber entre les mains d'un homme bienfaisant, et nous ne tardâmes pas à en éprouver les heureux effets. Que serions-nous devenus, si nous avions trouvé un officier moins sensible, qui croyant avoir satisfait à l'humanité, en nous tirant de notre désert, nous auroit laissé le soin de chercher par nous-mêmes, les autres secours qui nous étoient nécessaires ?

Il étoit tems que nous trouvassions un terme à nos souffrances ; elles avoient commencé d'une

manière terrible le 16 février 1765, que nou avions fait notre naufrage ; elles avoient dur quatre-vingt-un jours jusqu'au 7 mai 1766 Que ce tems nous avoit paru long ! Par com bien d'épreuves horribles avions-nous passé! Quel homme peut dire qu'il a été plus malheureux ! Il n'est pas étonnant que de si longue infortunes eussent épuisé notre tempéramment, il l'est sans doute davantage, que nous y ayon résisté, et que nous nous soyons rétablis ; mai notre guérison fut pendant quelques jours incertaine, nous enflâmes prodigieusement, le chirurgien qui nous soignoit désespéra d'abord de notre vie, ce ne fut que par des alimens bien nourrissants, et en très-petites quantités, qu'il parvint à réparer les ravages qu'avoit fait sur nous le manque de nourriture, ainsi que sa mauvaise qualité : il réussit à nous guérir, à ressusciter le jeune la Couture dont le mal étoit, sans contredit, le plus dangereux ; il eut beaucoup moins de peine à rétablir sa mère.

Je demeurai treize jours dans le Fort, pendant ce tems, j'appris, par un chef de Sauvages, qui vint apporter des lettres à M. Se-

ettenham, de la part de l'officier Anglais qui ommandoit à Passacole, des nouvelles du per- de Antonio, et des matelots qui étoient restés errière nous dans l'île où il nous avoit tous onduits. Ces infortunés après avoir attendu vainement le retour de ce Sauvage, avoient sur- pris pendant leur sommeil, sa mère, sa sœur et son neveu, et les avoient massacrés: ils s'é- toient emparés ensuite de leurs armes à feu, de leur poudre, et d'une petite pirogue. Comme ce bâtiment ne pouvoit contenir que cinq per- sonnes, ils avoient tiré au sort quels seroient ceux qui s'embarqueroient, et ceux qui reste- roient à terre; trois furent contraints d'attendre dans ce lieu une meilleure fortune, et virent avec douleur le départ de leur compagnons; deux jours après, Antonio revint pour prendre le reste de nos effets et les emporter chez lui; il vengea sur eux la mort de ses parents, et les tua les uns après les autres à coups de fu- sil. De retour dans son village, il se vanta de cette expédition; c'est par ce moyen que le chef des Sauvages en fut instruit, et qu'il me l'apprit. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'étoient

devenus les cinq qui s'étoient embarqués dans la pirogue. Tout sert à me persuader que des seize personnes avec lesquelles j'avois entrepris ce funeste voyage, nous ne sommes réchappés que trois.

Après un séjour d'environ treize jours à St. Marc des Appalaches, me trouvant avec une meilleure santé, et n'ayant plus besoin que de la fortifier, je songeai à quitter ce Fort; et comme il s'en présenta une occasion, je résolus d'en profiter sur le champ, dans la crainte de n'en pas trouver d'autres de long-tems. Il y vient très-rarement des bâtiments; on y reste quelquefois des six mois entiers sans en voir; j'avois été prévenu qu'il devoit partir le 21, un bateau pour St. Augustin, je me déterminai à m'y embarquer; je pensai que je serois plus à portée de me procurer dans cette ville, les secours nécessaires à ma situation; que dans un poste aussi reculé que celui de St. Marc, où je ne pouvois d'ailleurs demeurer plus longtems, sans diminuer les provisions du commandant et les vivres de la garnison.

Madame la Couture m'auroit suivi bien vo-

lontiers ; mais son fils n'étoit pas encore en état de faire le voyage, et elle ne voulut pas l'y exposer ; comme elle étoit de la Louisianne, où ses parents étoient établis, elle préféra de s'y rendre, et on l'avoit assurée qu'elle en trouveroit l'occasion à la fin du mois suivant, et que son fils pourroit alors faire ce voyage sans péril. Nous nous séparâmes avec regret l'un et l'autre ; l'habitude d'errer et de souffrir ensemble, nous avoit unis d'une amitié tendre ; il sembloit qu'il nous manquoit quelque chose lorsque nous ne nous voyons point, mais nous étions accoutumés à céder à la nécessité ; elle nous entraînoit dans des climats différents ; ce qui nous consoloit, c'est que nos malheurs étoient finis, et que nous n'avions aucun sujet d'inquiétude sur le sort de l'un et de l'autre.

Nos adieux furent touchants ; nous ne pûmes nous empêcher de verser des larmes ; nous nous promîmes de ne point nous oublier. Son fils qui, dans ce moment, étoit dans son lit, se joignit à nous ; il se leva, et se mettant à genoux, il cria : mon dieu, conservez celui qui m'a rendu ma mère, qui m'a rappellé moi-même

à la vie ; récompensez-le de ces deux bienfaits, et daignez m'acquitter envers lui.

Cette effusion d'un cœur honnête et sensible m'attendrit encore davantage ; je l'embrassai avec transport, en lui disant que j'étois trop payé par ses sentiments ; qu'il ne me devoit rien, que si j'avois eu le bonheur d'être utile à sa mère, ses secours ne m'avoient pas moins servi ; qu'à son égard, j'avois fait mon devoir, et qu'en contribuant à le tirer de l'Isle, je n'avois point expié la barbarie que j'avois eue de l'y abandonner.

Toutes les fois que je songeois à l'état où je l'avois trouvé, j'avois horreur de moi-même, et je me félicitois de l'idée que j'avois eue de le faire chercher à terre, et ensuite de l'inhumer ; je frémissois, en pensant qu'il ne seroit plus, si lorsque le soldat étoit venu nous dire qu'il étoit mort, nous avions continué notre route.

Je quittai enfin madame la Couture, et j'allai faire mes adieux et mes remercîments à M. Sevettenham et à M. Wrigth ; ils ne voulurent pas m'entendre parler de reconnoissance ; ils m'embrassèrent d'une manière qui l'augmenta.

ls m'accompagnèrent au bâtiment, où je vis u'ils avoient déja fait transporter toutes les rovisions dont j'avois besoin pour mon vogage; ous deux me recommandèrent au capitaine de a manière la plus pressante, et se firent promettre qu'il auroit les plus grands égards pour moi, et qu'il me rendroit tous les services qui dépendroient de lui; ils se chargèrent même de ma reconnoissance, ils m'embrassèrent de nouveau; M. Sevettenham me remit ensuite un paquet pour le gouverneur de Saint-Augustin, et il me donna un certificat de la situation dans laquelle M. Wright nous avoit trouvés, madame la Couture et moi, et ensuite son fils(1). Ces deux officiers s'éloignèrent enfin, et me laissèrent pénétré d'admiration et de reconnoissance pour leurs procédés. Mon voyage de St. Marc des Appalaches à Saint-Augustin dura vingt-quatre jours; je n'entrerai point dans des détails, je me contenterai de vous dire que la

(1) On trouvera la traduction de ce certificat à la fin de cette relation. Je l'avois demandé à mon arrivée à St. Marc; M. Sevettenham l'avoit préparés et il me le donna à mon départ.

première chose que fit le Patron du bateau, fut d'oublier les recommandations de M. Sevettenham ; il eut pour moi des manières extrêmement brutales, auxquelles je n'avois pas lieu de m'attendre, et dont je n'ai jamais connu le motif ; elles me rendirent ma traversée fort désagréable, et me firent trouver le chemin bien long. J'eus aussi le malheur de manquer d'eau et le capitaine eut la dureté de m'en refuser. Cette privation d'une liqueur si nécessaire à un convalescent, faillit à m'occasionner une rechûte très-dangereuse, et j'aurois fait sans doute une maladie considérable, si nous n'avions pas été sur la fin de notre route.

J'arrivai le 13 Juin à Saint-Augustin. Le bateau mouilla à la barre ; le canot du Pilote me débarqua sur le rivage, où un caporal vint me prendre ; il me conduisit chez M. Grant, qui commandoit dans ce lieu, et à qui je remis le paquet de M. Sevettenham. Si j'avois eu lieu de me louer de cet officier, je n'éprouvai pas moins de bontés de la part de M. Grant : il ne voulut pas me laisser sortir du gouvernement ; il y fit arranger une chambre et un bon lit pour

moi ; son chirurgien vint me visiter par son ordre : j'avois quelques ulcères à la gorge, occasionnés par le manque d'eau ; une partie de mon corps avoit commencé à enfler ; les soins qu'on prit de moi firent enfin disparoître tous ces symptômes. Le 7 juillet, je me trouvai en état de sortir et de me promener par la Ville ; c'est à la générosité de M. Grant, que je dois la conservation de la vie, que M. Wright et M. Sevettenhan m'avoient rendue. Je ne puis penser, sans attendrissement, aux bontés que les uns et les autres ont eues pour moi, et qu'un étranger inconnu n'avoit guères droit d'attendre ; mais j'étois malheureux, et c'en étoit assez pour exciter leur sensibilité bienfaisante.

Je demeurai chez M. Grant jusqu'au 21 juillet que je partis pour la nouvelle Yorck ; je n'oublierai jamais la manière dont le généreux gouverneur couronna ses bienfaits ; il eut la complaisance de faire venir le capitaine du bateau, auquel il me recommanda ; il lui donna trente-sept schelings pour mon passage, et après avoir choisi lui-même les provisions qu'il me falloit pour mon voyage, il les fit embarquer avec

quelques rafraîchissemens particuliers, et pourvut ainsi au commode et au nécessaire ; il fit porter aussi une petite malle remplie de linge et d'habits pour mon usage, dont j'avois aussi grand besoin. Lorsque j'allai lui témoigner ma reconnoissance et lui dire adieu ; ne parlons point de cela, me répondit-il, vous avez souffert : j'ai fait ce que je voudrois qu'on fît pour moi, si je me trouvois jamais à votre place. Mais ce n'est pas assez, ajouta-t-il, vous ne devez pas être en argent, et cependant il en faut un peu ; vous trouverez de l'emploi à la nouvelle Yorck, je pense que vous ne vous attendez pas à en avoir en arrivant ; quelques jours peuvent s'écouler ; pendant ce tems vous aurez des besoins ; dix guinées peuvent vous être utiles ; j'espère qu'il ne vous en faudra pas davantage ; les voilà.

M. Grant me les mit alors dans la main ; la manière dont elles m'étoient offertes, la bonté avec laquelle on me prévenoit, me pénétrèrent ; je voulus balbutier un remercîment, ma sensibilité étoit trop vive ; un sentiment profond s'exime toujours difficilement. M. Grant m'embrassa

brassa : c'est une bagatelle, me dit-il, et vous êtes trop sensible ; vous m'affligerez si vous m'en parlez, faites comme moi, oubliez tout cela ; je ne m'en souviens déja plus.

Je fus forcé de me taire ; mais mon cœur et mes yeux se firent entendre. On vînt m'avertir alors qu'on n'attendoit que moi pour partir, et je quittai mon bienfaiteur avec le plus vif regret.

Après quatorze jours de traversée ; sous la conduite d'un capitaine plus honnête que le premier, et qui n'auroit pas eu pour moi moins d'attention ni moins d'égards, quand même je ne lui aurois pas été recommandé par le Gouverneur de Saint-Augustin, j'arrivai à la nouvelle Yorck. Nous étions au 3 août. Je fis connoissance avec des François établis dans cette ville, et qui touchés de mes infortunes, m'offrirent tous leurs secours ; ils me présentèrent, le 7 du même mois, à M. Dupeystre ; l'un des plus riches négociants de cette ville, qui m'offrit généreusement de l'emploi ; mais après avoir écouté le récit de mes traverses inouies, il ne seroit pas prudent à vous, me dit-il, de songer à vous occuper de quelque tems ; un

long repos vous est nécessaire après tout ce que vous avez souffert, et pour le rendre plus salutaire, il faut que vous soyez délivré de toute inquiétude sur le présent et sur l'avenir. Il vous faudra aussi des soins et des remèdes ; tout cela me regarde ; dès ce jour vous devenez mon hôte, vous trouverez dans ma maison une bonne chambre, un bon lit, une table abondante et saine. Lorsque je vous verrai tout-à-fait rétabli, je ne vous empêcherai pas de chercher de l'occupation, et je vous en procurerai moi-même. Ces arrangemens vous conviennent, ajouta-t il, en me prenant par la main ; et sur-le-champ il donna des ordres pour qu'on préparât mon appartement, et que je ne manquasse de rien.

Je ne vous parlerai point de la reconnoissance que ces procédés m'inspirèrent ; depuis que j'étois sorti de la côte déserte, où j'étois expirant, je n'avois trouvé que des ames honnêtes, sensibles et généreuses ; en est-il beaucoup comme celles-là : Qu'elles m'ont dédommagé de mes malheurs ! C'est à eux que je dois leur connoissance.

Pendant que mes jours s'écouloient tranquillement dans la maison de M. Dupeystre, j'écrivis à ma famille, que je vivois encore, et que j'avois éprouvé pendant quatre-vingt-un jours des peines inexprimables ; c'est cette lettre qu'on vous a montrée, et dont les détails n'ont pas satisfait votre amitié ; je me servis de l'occasion d'un vaisseau qui partoit pour Londres, ignorant si mon séjour seroit bien long à la nouvelle Yorck, je ne demandai point de réponse, me réservant de donner une adresse sûre, lorsque je saurois ma véritable destination.

M. Dupeystre me retint chez lui jusqu'au mois de février 1767, qu'il me proposa de conduire à Nantes, le seneau *le Comte Destaing*. Je partis en conséquence le 6 février, et je suis arrivé à bon port le 27 du même mois ; mon seneau étoit à l'adresse de M. Walch, que je trouvai aussi sensible à mes malheurs que M. Dupeystre son correspondant. C'est de Nantes que j'ai encore écrit à ma famille ; c'est dans cette ville que j'ai reçu ses réponses et votre lettre ; vous me demandiez le récit dé-

taillé de mes infortunes, je n'ai rien pu refuser à l'amitié; j'ai employé le loisir que m'ont laissé mes affaires, à les tracer sur le papier; je ne doute point que cette triste relation ne vous attendrisse, et ne vous fasse plaindre le sort de votre ami. Puisse l'empressement avec lequel je me suis hâté de répondre à vos desirs, vous convaincre de plus en plus de l'attachement que je vous ai voué pour la vie et de l'importance que j'attache au retour le plus tendre de votre part.

FIN.

TRADUCTION du Certificat donné par M. SEVETTENHAM, commandant du fort St. Marc des Appalaches, à M. P. VIAUD, capitaine de Navire.

JE soussigné, George Sevettenham, lieutenant au service de sa majesté Britannique, en son neuvième régiment d'infanterie, et commandant au fort Saint Marc des Appalaches, certifie que sur l'avis d'un sauvage, qui me dit avoir vu un corps mort sur le sable,

à environ quarante milles du fort St. Marc, ayant de fortes raisons de soupçonner que quelque bâtiment avoit péri dans ces mers, craignant que ce n'en fut un que j'attendois depuis plusieurs jours, et dont je ne recevois aucune nouvelle, j'ai détaché quatre soldats et mon Interprête, sous la conduite de M. Wright, enseigne dans le même régiment, pour visiter la côte, et secourir les infortunés qui pouvoient y avoir fait naufrage. M. Wright à son retour m'a présenté le Sr. Viaud, français, et une femme, qu'il a trouvés sur une côte déserte, tous deux dans une situation déplorable, et presque mourans de faim, n'ayant que quelques huîtres, et le reste d'un nègre qu'ils avoient tué pour conserver leur vie. Le Sr. Viaud m'a dit qu'il étoit capitaine de Navire et officier bleu au service du Roi, qu'un sauvage qu'il avoit rencontré, et qui lui avoit promis de le mener ici à St. Marc, lui avoit enlevé ce qu'il avoit sauvé du naufrage, et s'étant enfui pendant la nuit dans son canot, l'avoit abandonné dans une île déserte. M. Wright m'a présenté encore un jeune homme, fils de la dame qui étoit avec le Sr. Viaud, qu'il avoit trouvé sur une île, dans un état encore plus triste, qui vraisemblablement sans son secours, n'auroit pu vivre plus d'une demi-journée sans nourriture, et qui avoit perdu le mouvement et la connoissance lorsqu'il l'a rencontré. L'affreuse situation dans laquelle ils étoient, leur foiblesse extrême, et ce que j'ai appris depuis de quelques sauvages, me prouvent que le rapport que m'a fait le

17-0418

Sr. Viaud au sujet du sauvage qui l'a volé et abandonné, est véritable ; en foi de quoi j'ai donné le présent certificat audit Sr. Viaud, qui doit partir, dès que faire se pourra, pour St. Augustin, et passer de-là dans quelque colonie Françoise. Au fort St. Marc des Appalaches, le 12 mai 1766.

Signé, SEVETTENHAM.

E798.
V623n